

DETECTIVE

*La vie
secrète
des*

FEMMES NUES

M^{lle} Edmonde Guy, l'une
des plus célèbres vedettes
du Nu au Music-Hall.

Lire pages 18 et 19 la fin
du reportage
de Marcel MONTARRON





LE TRÔNE

16484
De droite à gauche : L'Archiduc François-Ferdinand et sa femme, la comtesse Chotek; Jean Orth, l'ex-Archiduc Jean-Salvator, et Milly Stuart.

Tout est permis aux princes. Tout, sauf ce petit détail auquel les hommes attachent pourtant tant de prix : le droit de vivre sa vie. Si le drame sensationnel, qui a bouleversé l'Empire britannique, nous ramène à de telles réflexions, c'est que cette remarque ne date pas d'aujourd'hui. Elle est vieille comme le monde.

L'opposition dans une existence de ce qu'il y a de plus formaliste et de ce qu'il y a de plus simplement humain n'a pas fini d'ébranler la sensibilité de l'opinion publique, même dans nos vieilles démocraties. Les conflits du trône et du cœur soutiennent habituellement jusqu'à leur conclusion l'atmosphère du drame. Nombreux sont les grands de ce monde qui ont abandonné leur couronne et leur puissance pour l'amour ou même l'aventure. Il y a cependant des exceptions. En voici un exemple récent :

"Vivre sa vie"...

La cour de Suède est, comme l'on sait, la plus démocratique qui soit au monde. En même temps qu'elle garde fidèlement le souvenir de ses origines, la dynastie des Bernadotte semble avoir apporté au pays des neiges quelque chose de la bonhomie du Midi français.

Cependant, ce n'est pas sans stupeur que la population suédoise apprit, un beau jour, il y a trois ans, que le petit-fils du roi Gustave, le fils aîné de l'héritier du trône, avait l'intention d'épouser la fille d'un riche industriel d'Allemagne.

A la manière dont l'opinion se mit à réagir, on put croire que le proverbial sang-froid des Scandinaves n'était plus qu'une légende. Sans doute, selon la coutume des monarchies très démocratiques du nord, ce prince royal avait été élevé au lycée et le plus humble de ses futurs sujets pouvait l'avoir rencontré, enfant ou jeune homme, allant d'un pas allègre, à travers les rues de Stockholm ou de la ville universitaire d'Upsal. Cependant, malgré cette simplicité si goûtée des Scandinaves, le prince royal restait tout de même un prince royal.

Et le peuple exprima un assez vif mécontentement en apprenant la décision du prince. On estimait que ce projet n'était pas gentil de la part d'un jeune homme dont tout le monde espérait fêter, un beau jour, le mariage avec une jeune personne de son rang.

Mais ce peuple si épris de liberté individuelle aurait malgré tout blâmé toute pression de la cour tendant à contraindre le prince à ne pas librement « vivre sa vie ».

Dans l'hésitation générale, ce fut le vieux roi Gustave qui trouva la solution. Si ce ne fut pas le roi qui y pensa le premier, du moins, ce fut le grand-père. Devait-on briser le cœur de ce garçon qui, par son éducation libérale,

De gauche à droite : Le roi Alexandre de Serbie et Draga Machine devaient eux aussi, mourir assassinés. Alexandre II de Russie. L'Archiduc Rodolphe et Marie Vetsera, se suicidèrent dans le pavillon de chasse de Mayerling.

pouvait se croire autant de droits que le plus humble de ses sujets ?

Le trône n'était pas encore vacant... La famille royale, était nombreuse... Le prince signa une renonciation totale au trône et, sous le nom de Bernadotte « tout court », il épousa sa charmante fiancée.

Sans titre, ne gardant que le seul nom de son ancêtre — un général français du Premier Empire — il revint habiter Stockholm où on ne lui fit nullement grise mine.

Peut-être même, la population suédoise fut-elle, au fond, assez fière qu'un prince de la famille royale fit montre d'une aussi belle indépendance.

Mais pour ce roman de l'amour d'un prince qui eut une fin si heureuse, combien d'autres s'achèvent en tragédies !...

L'exil de l'Archiduc

A la fin du siècle dernier, alors que Gavour faisait l'unité italienne, la maison princière des ducs de Toscane se vit contrainte d'abandonner son trône. Cette maison appartenait à la famille des Habsbourgs où plus qu'en toute autre famille régnait une discipline despotique.

Placé sous l'autorité de la branche aînée qui vivait à Vienne, le jeune archiduc Jean-Salvator, qui était né à Florence, fut élevé en Autriche avec toute la rigueur désirable.

On ne put cependant éviter l'intrigue qui ne tarda pas à s'ébaucher entre le jeune homme et une jeune Viennoise, Milly Stuart, fille d'acteurs et actrice elle-même. On crut qu'ils s'agissait d'une passionnète, mais il s'agissait, au contraire, d'un véritable amour. Et bientôt, on dut obliger l'archiduc à choisir, ou plutôt, le choix de la cour était déjà fait : Jean-Salvator devait rompre.

Il préféra fuir. Et ce fut alors une fantastique aventure : le départ pour l'Amérique et le naufrage du navire, le *Santa-Margaritha* sur les côtes du Chili.

L'archiduc avait abandonné ses titres, et même son nom, pour prendre celui de Jean Orth.

On prétendit que les naufragés princiers avaient survécu à la catastrophe et que l'on avait vu l'ex-archiduc, planteur au Mexique, ou encore, matelot à bord d'un voilier.

Jean Orth a peut-être échappé à l'Océan. L'amour avait en tout cas entraîné le naufrage de sa couronne.

Revanches de la destinée

On a déjà rappelé ici le drame de Mayerling. Il peut être considéré comme l'ultime conséquence d'un amour contrarié. On connaît les faits. Le fils aîné de l'empereur François-Joseph avait été contraint d'épouser la princesse Stéphanie de Belgique. Mais l'archiduc Rodolphe était amoureux d'une petite bourgeoise, Marie Vetsera.

Ecrasé par la tyrannie de l'étiquette impériale, il ne trouva d'autre issue que le suicide pour échapper à cette situation douloureuse. Rodolphe se tua, en entraînant avec lui celle qu'il ne pouvait élever au trône, mais qu'il voulait du moins unir à lui dans la mort.

Quelques années plus tard, une nouvelle menace de suicide plana sur la cour d'Autriche. Le successeur du malheureux Rodolphe, l'archiduc François-Ferdinand, neveu de l'empereur, ex-héritier du trône, ne voyait, lui aussi, que le suicide pour sortir de la situation où le plaçait le despotisme de la tradition impériale, car il aimait, lui aussi, une jeune bourgeoise de Vienne, Mlle Chotek et ne voulait épouser qu'elle.

Ce fut Catherine de Schrath une ancienne actrice, qui fut le bon ange de la dernière cour d'Autriche, qui parvint à fléchir l'empereur. Mlle Chotek fut faite comtesse et François-Ferdinand put l'épouser. Mais il dut consentir à abandonner tous ses droits au trône pour sa descendance.

Le destin n'était pas satisfait. Quelques années plus tard, François-Ferdinand était assassiné à Sarajevo avec celle qu'il avait choisie envers et contre tous, pour être sa compagne.

1914... L'incendie s'allumait en Europe. En 1927, les Habsbourgs étaient déçus par les traités de leurs droits au trône. Cependant, pour les monarchistes, l'archiduc Otto restait le prétendant légitime et on imagina de lui susciter un concurrent plus populaire, en la personne de l'archiduc Albrecht, de la branche cadette. Une sorte de plébiscite l'eût désigné pour la succession au trône de l'ex-empire danubien.

Mais l'amour brouilla encore une fois les cartes. L'archiduc s'éprit de la femme du consul de Hongrie à Sofia. La jeune femme divorça. Et le prince se rendit chez l'impératrice Zita pour remettre, en échange de l'autorisation de se marier, une renonciation de tous ses droits éventuels au trône.



ET LE COEUR

Ayant choisi entre le trône et l'amour, l'ex-prétendant s'embarqua pour l'Amérique avec sa jeune femme...

Mais voici vraiment le cas où la destinée semble vouloir châtier ceux qui, ayant la charge de mener les peuples, oublient leurs obligations. C'est une histoire tragique que le roman d'amour de la fameuse Draga Machine, et du roi Alexandre, dernier descendant de la dynastie des Obrenovitch.

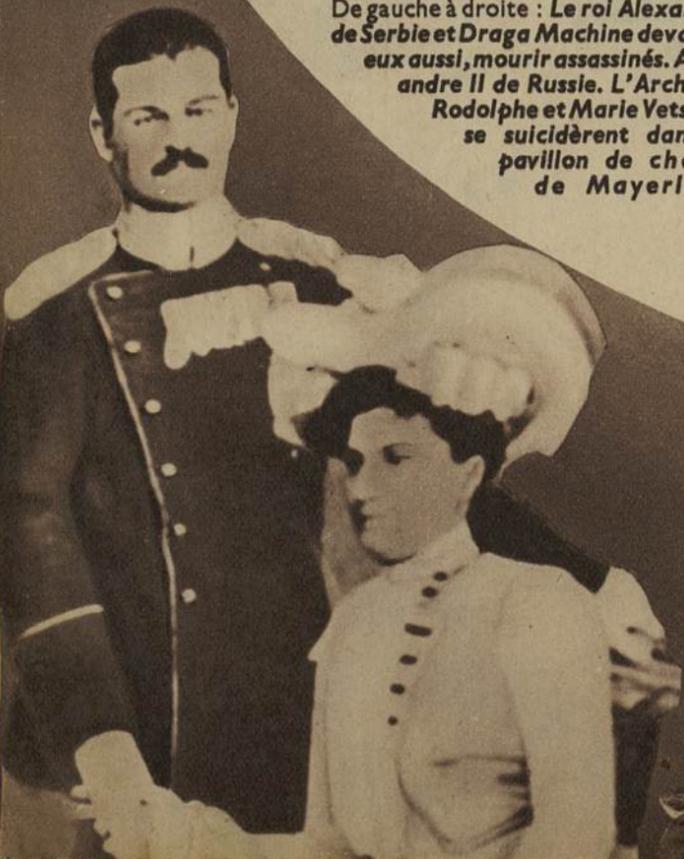
Une reine impopulaire

Draga Machine, la fille d'un simple ouvrier, avait épousé, toute jeune encore, un ingénieur, qui mourut subitement quelques années après son mariage en la laissant dans le dénuement.

La jeune veuve chercha une occupation. Son cousin, Nicolas Machine, officier à la cour, s'offrit à parler d'elle à la reine Nathalie, épouse du roi Milan Karagevitch, et mère d'Alexandre.

Draga plut beaucoup à la reine et fut engagée comme dame de compagnie. Alexandre a quinze ans, l'âge de la puberté, mais déjà, à la vue de Draga, une flamme s'allume dans ses yeux.

La veuve ambitieuse, loin de fuir ce désir d'adolescent, l'attire et met tout en œuvre pour devenir la maîtresse du



Prince. Elle y parvient sans peine et Alexandre n'est plus entre ses mains qu'un être soumis et sans défense. Pour elle, il brave ses parents, l'opinion publique. Devenu roi, il ne modifie rien à sa vie et sa liaison est un objet d'indignation pour les prêtres orthodoxes.

Draga, bientôt, se déclare enceinte des œuvres du roi, et réussit à se faire épouser. Fille d'ouvrier, la voici reine de Serbie.

Le peuple aurait peut-être accepté de voir s'asseoir sur le trône cette souveraine issue de ses rangs, si Draga ne s'était aussitôt rendue impopulaire par son favoritisme, et par les scandales qui se multipliaient à la Cour.

Ce mécontentement gagna bientôt l'armée. La révolte se mit à gronder. C'est parmi les officiers du roi que le complot allait mûrir.

Les conspirateurs qui avaient à leur tête le colonel Machine, cousin de la Reine, et le lieutenant Michel Naumovitch, un jeune officier attaché à la personne, réussirent à pénétrer dans le jardin du palais. Quelques officiers de la garde essayèrent vainement de les repousser. Ils furent abattus à coups de fusils.

Cette fusillade a réveillé la Reine. Elle alerte le Roi. Elle a le pressentiment qu'un drame se prépare. On assiège le palais !

Le Roi court à la fenêtre et aperçoit des hommes traverser, en courant, les gazons du jardin. Il appelle les ordonnances.

Mais l'écho d'un coup de fusil est la seule réponse. La Reine en toute hâte donne un tour de clé à la porte de la chambre. Le Roi s'assure de son revolver. Mais déjà des pas pesants, un cliquetis d'éperons résonnent dans le couloir.

— Sire, ouvrez vite.
— Mais, qui est là ?
— Naumovitch, votre neveu !
Le cœur du Roi se gonfle d'espoir.
— J'ai confiance en toi. Mais, que les autres restent dehors...

Mais, dès que la porte s'entrouvre, les officiers, prêts à bondir, braquent leurs revolvers sur le couple royal, tandis que l'aide de camp tend au Roi un acte de renoncement au trône.

— Signez, et vous aurez la vie sauve.
Le Roi lit le document. Il est rédigé dans des termes si humiliants pour la Reine, qu'il le jette au visage du lieutenant.

— Vous êtes un traître et un voyou !
Mais les conspirateurs se sont rués dans la chambre royale. Le Roi réussit à entraîner Alexandre vers le cabinet de toilette et en referme la porte à clé. Lorsque les officiers rebelles y pénètrent à leur tour, le couple royal a disparu. Il s'est réfugié, par une porte secrète, dans un réduit.

Fous de rage, les officiers fouillent l'appartement, repassent cent fois devant la cachette des souverains, s'affolent, car la nouvelle leur est parvenue, qu'un des officiers de la garde, qui a échappé au massacre, a rassemblé un régiment et marche sur le palais. Vont-ils abandonner ?

La population de Belgrade dort encore, elle ignore tout des tragiques événements de la nuit.

Dans le palais, les recherches reprennent. On a entendu un léger chuchotement, à travers le mur du cabinet de toilette. Et voici que l'on découvre la fente de la porte secrète. Vite ! des outils ! Cent mains s'acharnent sur la cloison qui finit par céder. Le Roi et la Reine sont là, enlacés, prêts à mourir.

Le capitaine Radivojevitch lève le premier son revolver. Mais au même instant, des coups de feu partent de toutes parts.

Traversés de balles, Alexandre et Draga s'écroulent aux pieds de leurs meurtriers.

Les officiers s'acharnent. Mais le colonel Machine met un frein à leur fureur :

— Ils ont leur compte, dit-il.
Puis, il ajoute :

— Il faut reconnaître une chose, c'était un grand amour !...

Le grand amour d'Alexandre II

C'est également une irrégulière et pathétique histoire que celle d'Alexandre II, empereur quinquagénaire, et d'une toute jeune fille issue de l'une des plus anciennes familles de Russie, dont il fit sa maîtresse, puis son épousemorganatique, et qu'il voulait faire monter sur le trône, lorsqu'un attentat terroriste mit fin à ses jours.

Mais ce qu'il y a, dans cette tragédie, de plus étrange, c'est la manière dont se rencontrèrent les futurs amants.

L'Empereur, qui était marié à Marie, princesse de Hesse, qu'il avait d'ailleurs épousée par amour, assistait, en 1857, aux manœuvres de Volhynie. Un des grands seigneurs de la région, le prince Michel Dolgoroutky, avait mis à sa disposition son domaine de Tieptowka, c'est là que le tsar aperçut pour la première fois Catherine Dolgorouky, la fille de son hôte. Elle n'avait alors que dix ans.

Il fut charmé par la présence de cette gracieuse enfant,

L'ex-roi Édouard VIII, qui a préféré aux grandeurs de la Couronne les joies de l'amour, est allé rejoindre Mrs Simpson, après avoir adressé un adieu à ses sujets.



aux grands yeux timides et doux. Et la fillette, de son côté, ne put oublier le souvenir enchanté de cette journée où elle avait conduit, par la main, à travers les allées du parc, le bel homme, au profil très fin, au regard rayonnant de tendresse, qu'était à cette époque l'Empereur de toutes les Russies. Alexandre II avait alors trente-sept ans. Il était plein de séduction. Quelques années plus tard, le père de Catherine était ruiné par des spéculations malheureuses, ses biens furent soumis à la tutelle impériale. Catherine et sa sœur furent envoyées à l'Institut des jeunes filles nobles de Saint-Petersbourg, futur quartier général de Lénine pendant la Révolution d'octobre. L'Empereur visitait souvent cet établissement. Il y retrouva la jolie Catherine et s'intéressa vivement à elle. Il surveilla, d'abord paternellement, son éducation, mais bientôt le sentiment qu'il éprouvait pour sa pupille devint plus tendre.

A dix-sept ans, Catherine quittait l'Institut et allait s'installer chez son père. Un jour de printemps, comme elle se promenait dans le jardin d'été, elle y rencontra l'Empereur. Il l'entraîna dans une allée et lui fit sa première déclaration d'amour.

D'autres rencontres suivirent, le tsar se faisait plus pressant. Un jour de juillet, Catherine, invitée à la résidence d'été de l'Empereur, devait s'abandonner à son impérial séducteur.

Et le roman d'amour s'ébaucha. Bientôt, la liaison fut notoire. Invité à Paris par Napoléon III, Alexandre II y fut rejoint par Catherine. Puis les années passèrent. Le tsar installa sa maîtresse au palais. L'Impératrice souffrait en silence. La maladie devait l'emporter le 3 juin 1880, et le 18 juillet de la même année, fidèle à sa promesse, Alexandre II épousait Catherine Dolgorouky...

Le mariage fut célébré en secret, devant un autel de fortune. Mais, à Saint-Petersbourg, l'émotion fut vive lorsque le bruit courut que l'Empereur avait épousé sa maîtresse. On lui attribuait même l'intention de faire couronner la tendre Catherine. L'attentat du 13 mars 1881 devait mettre fin à ce projet.



Cette semaine, l'ex-roi Édouard VIII est parti pour un long voyage. La loi du cœur a triomphé de la raison d'Etat.

Le roi George V, son père, avait vécu, lui aussi, des heures de sacrifice. Il n'était pas l'héritier présomptif du trône d'Angleterre. C'est son frère aîné qui devait régner, et le prince George songeait plus aux joies de la mer qu'aux soucis du pouvoir.

Mais le frère aîné mourut. Le prince George s'inclina devant la raison d'Etat et, épousant la fiancée de son frère, accéda au trône.

Si le roi George V vivait encore, qu'aurait-il pensé du conflit qui opposa si douloureusement la tradition royale et les sentiments de son fils, la couronne d'un prince et le cœur d'un homme.

Luc DORNAIN.

Le Fort-Belvédère (en haut), théâtre des heures d'incertitude d'un souverain. C'est derrière ces fenêtres, qu'un grand de ce monde a veillé durant des nuits pathétiques et souffert comme un homme.



RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Jacques Cardinelli, un « dur » sanglier tombé, comme tant d'autres, dans les trappes de la police, évoque les jours et les nuits de Clairveaux ; il les situe dans leur cadre monacal, sévère : l'atelier, le dortoir, le réfectoire, le cachot et la fameuse « Cage aux lions », où les détenus entrent parfois en rébellions contre leurs surveillants.

II (1)

UNE autre fois, c'était Largassot, saisissant une des bornes de la piste et menaçant les surveillants d'un geste inutile :

« — Entrez-y, dans la cage ! Chiche ! Entrez-y !

« Deux ou trois de ses camarades l'empoignaient, le remettaient aux mains des prévôts... Nous savions qu'il allait vers la camisole et qu'après avoir voulu triompher devant nous, il supplierait, tout à l'heure :

« — Maman ! Maman !

« A cette pensée du dégonflage prochain, nous ne pouvions nous empêcher de rire... Oui, de rire ! Un peu par courtoisie, un peu parce qu'une manifestation de courage humiliait notre lâcheté, un peu parce que ce rire-là était le seul autorisé !

« Neuf fois sur dix, lorsqu'un Largassot, un Godet ou un autre rentrait dans la ronde après la petite explication particulière à huis-clos, il demandait à prendre la tête de file et nous faisait courir sur la piste jusqu'à épuisement. Si bien que le surveillant intervenait :

« — Allons, pas si vite !... Vous allez faire punir vos camarades !

« — Encore un peu de temps, pensions-nous, et le « dur » se fera prévôt !

« Vous me demandez comment on obtient cette transformation ?... Je vais vous le dire, puisque moi aussi j'ai crié :

« — Pardon ! Maman ! Au secours !

« Entre les surveillants de la cage aux lions, quelques-uns surtout nous terrifiaient. On pouvait encore espérer quelques ménagements des « trois vaches », que nous appelions, selon la couleur de leurs cheveux : la « Vache Noire », la « Vache Blanche », la « Vache Rouge ». Tout n'était pas désespéré avec « L'homme caoutchouc », un gardien aux joues molles, à la démarche flexible qui se dandinait comme un bibendum. « La Mouche à Bœufs » était plus inquiétant avec ses yeux chassieux dans un visage pourri. Plus terrible encore, celui que nous appelions « La Pantère », parce qu'il était le seul osant pénétrer dans la cage aux lions. Mais il en était deux qui surpassaient tout et qui rivalisaient d'ingéniosité pour nous arracher un cri, un geste de révolte. L'un, gros et rouge, l'autre maigre et pâle : l'« Ecrevisse » et « Poitrine de Vélo ».

« Ils étaient là, tous les deux, pour ma chance, le jour où j'avais refusé la faveur de conduire la ronde. Ni l'un ni l'autre ne m'avaient oublié.

« Quand il les vit de garde, tous les deux ensemble, trois jours tard, le petit Raclus murmura à mon oreille :

« — Les voici... Tiens-toi bien. Tu es visé. Te laisse pas aller. Ils feront tout pour t'avoir.

« Quoi qu'ils fassent ou disent, pensai-je, je ne ferai rien. Même s'ils inventent quelque chose contre moi, je me résignerai.

« J'entends toujours et je vois l'« Ecrevisse » se frottant les mains :

« — Je suis bien disposé aujourd'hui... Il m'en faut au moins trois pour la camisole !

« Puis, se tournant vers son collègue :

(1) Voir « DÉTECTIVE » n° 424.

« Avant le départ matinal pour l'atelier, les « durs » font, dans la cour, une rapide promenade : deux ou trois tours, le long de quatre murs, les uns derrière les autres et en silence... Malheur à qui parlerait ! ».



« — Qu'en pensez-vous ? Un ce matin... Deux cette après-midi. Ça vous va ?

« — Oui, ça va, les après-midi sont plus longues... Ça nous occupera !

« Vers onze heures moins dix, personne n'ayant bronché, l'« Ecrevisse » désigna l'un d'entre nous ostensiblement au hasard.

« — Sors d'ici... toi !

« Puis, se ravisant :

« — Non, toi... Ou plutôt, toi !

« Le dernier nommé c'était moi ! Je me sentis comme un morceau de glace au cerveau, je tremblai. Je murmurai :

« — Je n'ai rien fait !

« — Suis-nous sans récriminer. Monte là-haut.

« Il ordonna à Kramer :

« — Aide-le à monter plus vite.

« Le prévôt m'asséna dans le dos dix coups de nerf de bœuf.

« Et comme je courais :

« — Je ne t'ai pas dit de courir. Tu confonds vitesse et précipitation. Tiens-toi deux marches devant moi, bien à ma portée... C'est ça ! C'est bien ça ! Ça va très bien comme ça !

« Et chaque fois le nerf s'abattait sur mes épaules. « Là haut, dans une cellule, l'« Ecrevisse » ordonna :

« — Allons-y !

« A coups de pieds, de sabots, de nerf et de clef, chacun s'abat sur moi et m'insulte.

« — Allons, défends-toi... lâche !... salope ! Fils de sa mère !

« Instinctivement je me retourne et, de toute l'énergie qui me restait, je lance un coup de tête à Kramer. Ils n'attendaient que cette rébellion pour justifier la camisole.

« La camisole !... Les Chinois doivent regretter de ne pas l'avoir inventée ! On vous ramène les manches sur le dos et l'on serre à la fois manches et ceinture jusqu'à vous couper la respiration. Le plus pâle devient aussi rouge que l'« Ecrevisse » lui-même.

« Les gardiens vous laissent ainsi une heure et plus, jusqu'au moment où ils nous entendent crier : « Au secours ».

« — Au secours !... Pardon ! Maman !

« Le lendemain, j'ai fait une nouvelle bêtise en me présentant au rapport. J'ai montré mon torse noir et violet au directeur.

« J'ai eu deux jours de plus avec sursis, pour plainte refusée injustifiée.

L'insignifiance de la punition était une façon déguisée de blâmer les surveillants. Ils ne devaient jamais me le pardonner.

« Pourtant, l'un d'eux, « Poitrine de Vélo », après plusieurs incidents de ce genre, devait « passer au barreau » et y recevoir d'abord une réprimande, puis un changement d'affectation. »



Cardinelli avait fait, dans son récit, une place prépondérante au quartier disciplinaire, peut-être parce qu'il y passa la moitié de son temps. Mais, pour la majorité des prisonniers de Clairveaux, la cage aux lions et ses accessoires demeurent exceptionnels.

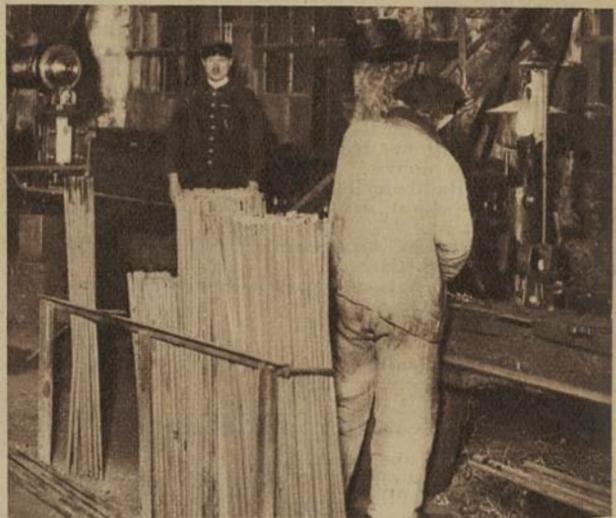
A sa première sortie du « quartier » le dur retrouva, dans l'Atelier des Porte-Manteaux ses deux « gourbis » : Amadou et l'Adjudant.

Ceux-là s'étaient tenus au courant et, durant plusieurs jours, s'étaient privés pour mettre en réserve leurs achats de la cantine : trois boules de pain, deux boîtes de sardines, une tranche de pâté, une tranche de gruyère et (miracle !) deux « pots de camp » pleins de vin, un troisième « pot de camp » ayant été échangé contre quatre cigarettes fournies par le prévôt d'atelier qui en touchait clandestine-



« L'usine est en marche, la machine motrice siffle et fume. Et tournent les courroies, les volants... »

Les jours et Les nuits



«...pour le fer et le bois, la literie, la cordonnerie, les meubles grossiers, les porte-manteaux... ».

ment du contremaître civil pour faire rendre le travail des « quilles » à l'époque de la Noël.

Les quilles !... Il en fallait des jeux et des jeux pour les devantures illuminées dans les grands magasins, des petites pour les chaussures dans la cheminée et d'énormes pour les sportifs. La vogue du billard russe avait aussi augmenté la consommation du modèle lilliput.

Cardinelli se raidit en arrivant pour ne pas flancher... A midi, il dévora sa boule. Le soir, les trois « gourbis » s'installèrent derrière une colonne du dortoir pour le festin... Au matin, le rescapé de la discipline fut conduit à l'infirmerie où il faillit mourir : le vin, les cigarettes, le pâté ne pouvaient être supportés impunément par un affamé.

Quelle folie pourtant ! Une seule cigarette se paie vingt-cinq jours de salle et vingt francs d'amende. Un quart de vin consommé hors de la cantine, quarante jours !...

Mais il y a, dans toutes les existences, des minutes prodigieuses. Les trois gourbis se souvinrent de ce réveillon comme d'une grande fête. C'est dans cette nuit merveilleuse et fatale qu'ils se jurèrent d'exécuter Kramer, si le hasard le conduisait en présence de l'un d'eux après leur libération.

Amadou les abandonna plus tôt et ne fuma pas sa cigarette. Il s'excusa ; la bonne chère l'avait mis en train. Quelques bouffées de tabac lui vaudraient les faveurs d'un prostitué. Il en parlait avec mépris, ne confondant pas ses amitiés et ses vices. L'adjudant et Cardinelli sourirent apitoyés. Amadou n'avait jamais volé ni tué... C'était un récidiviste de « la pointe » et sans doute finirait-il ses jours dans un asile...

Puis s'écoulèrent une à une, pendant deux mille jours, les heures longues et monotones de l'Abbaye. A l'aube en été et dans la nuit l'hiver, un des deux prévôts de dortoir crie :

— La cloche !

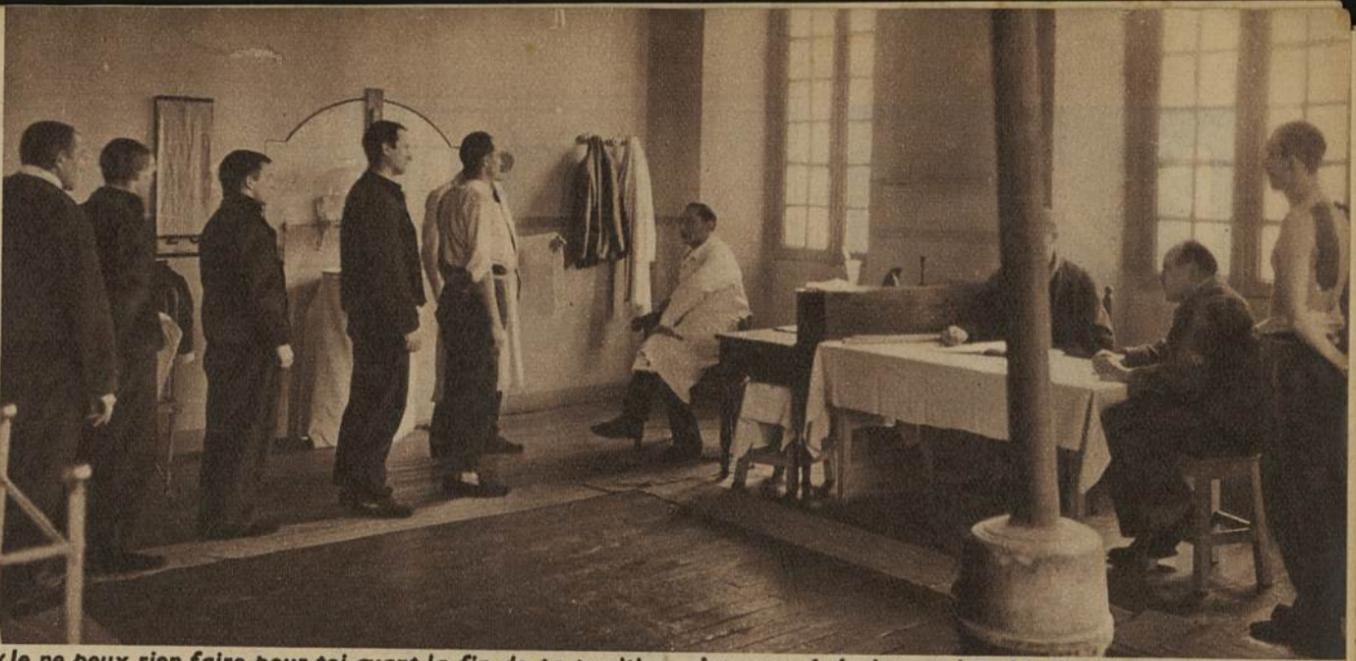
Et la cloche égrène ses tintements grêles dans l'usine pénitentiaire.

Pas de lavabos. Le pot de camp individuel est utilisé pour la toilette. Les raffinés, ayant acheté une savonnette, emplissent d'eau leur bouche et, les joues gonflées, lancent un mince jet sur leurs mains noires. Mais on a peu de temps pour replier son lit. Il faut descendre au réfectoire où le café est servi à ceux qui peuvent le payer seize centimes le quart. Les autres entament simplement leur boule de pain qu'il leur faudra ménager pour les autres repas. Les bancs et les tables ne forment qu'une seule pièce, car les bancs séparés sont trop maniables et se transforment en armes redoutables les jours de révolte ou de rixe.

On doit être assis les coudes appuyés et ne prononcer un mot, pas plus que ne faire un geste.

— Gauche droite, gauche droite !

En file et au pas, chaque réfectoire se vide dans chaque atelier. L'usine est en marche, la machine motrice siffle et fume. Et tournent les courroies, les volants, toutes mécaniques pour le fer et le bois, la literie, la cordonnerie, les meubles grossiers, les



« Je ne peux rien faire pour toi avant la fin de ta punition, s'excuse généralement le médecin. Viens me voir après, je te mettrai à l'hôpital, j'essaierai de te guérir... Il donne de la quinine et de l'huile de foie de morue. »

permis de fournir un chiffre au-dessous de ses possibilités. On est placé alors en « défaut de quartier » : vingt francs d'amende et quatre jours de tâche !

Le chef d'atelier lui ayant promis une cigarette clandestine, Cardinelli commit l'imprudence d'atteindre dix-sept francs de quilles et fut obligé de se maintenir à ce niveau pendant toute la semaine, jusqu'à l'épuisement. Les éclats de bois sous les ongles, les mains rongées par le tour... Il eut enfin une défaillance qui lui coûta cher.

Après sa guérison, la saison des quilles était finie, il se remit aux têtes de portemanteaux à deux francs vingt le mille pour lesquelles le minimum exigé n'était que de six mille.

Pas une minute d'arrêt jusqu'à onze heures. Ragoût de légumes au réfectoire, promenade en silence dans la cour.

— Gauche droite !...

Encore quelques milliers de chevilles ou de têtes de portemanteaux jusqu'à six heures... Ragoût de légumes et...

— Gauche droite !

Heureux, les « bonne conduite » auxquels il est versé, pour quarante-cinq centimes, un quart de litre de vin à consommer sur place. Ceux qui sont admis à « cantiner » sans vin achètent une boule de pain quatre-vingt-huit centimes, un morceau de fromage ou de pâte quatre-vingt-douze centimes, des pommes de terre frites, du lait, de la salade...

Il n'est d'autre joie que cantiner, et, pour certains, d'écrire la lettre mensuelle à quelque parent vrai ou faux.

On doit savourer en hâte ces délices car les copeaux flambent sous la chaudière, les toupies roulent, les scies à ruban, les tours, les raboteuses. L'immense atelier, sous les voûtes séculaires, s'éclaire de quelques lampes et retentit de mille grincements.

« Gauche droite ! »... On monte au dortoir... Le prévôt hurle des injures... On parle à voix très basse entre voisins... Derrière les colonnes attendent Louise, Georgette, Muguet... Puis le sommeil survient, engloutit les souffrances et le malheur jusqu'à l'aurore...

Six mille têtes de portemanteaux par jour, trois cent soixante-cinq jours par an, mille huit cent vingt-cinq jours pour cinq ans !...



Et survient une aube quand on n'y croyait plus... Après la mille huit cent vingt-cinquième nuit !

— Ce jour-là, après la cloche, m'expliqua Cardinelli, on s'est levé avec les autres, mais on ne les accompagne pas au réfectoire. On n'a plus droit au café, parce que le compte est arrêté.

« On va se faire fouiller dans la cellule de libération. On inspecte les moindres papiers pour que nous n'emportions pas d'adresse. On rentre tant bien que mal dans les vêtements d'autrefois. »

« A sept heures et demie, on nous dit :

« — Il y a un train à huit heures vingt-deux, tu dois le prendre. »

« Et l'on suit le couloir. Une porte s'ouvre, une autre porte s'ouvre, une autre, une autre... »

« — Au revoir Cardinelli... A bientôt ! »

« — Non, pas ça, chef, je préfère adieu. »

« — Hé bien, ça dépend de toi !... Je préfère ne jamais te revoir ici. »

« Et me voici dehors... J'hésite. Je ne reconnais plus le chemin après cinq ans... »

« — A gauche... le café de l'Abbaye. »

« Un café, des cigarettes, un verre de vin, car le débitant n'a pas la grande licence. Et la route vers la gare, le pouvoir d'aller à droite, à gauche, de lever les bras, de crier !... »

« Je titube... Je suis comme une bête sauvage ; les passants me regardent. Je ne sais plus que faire de mes gestes. »

« — Un billet pour Paris. »

« — Non impossible... Où allez-vous habiter ? »

« — Sausset... Un billet pour Marseille, alors ? »

« — Voilà. N'oubliez pas de changer à Chaumont. »

« Dans le compartiment, je rencontre un fantasme qui va à Toulon pour enterrer son père. Il m'offre moi, s'étonne de me voir aller, venir dans le couloir et s'enquiert auprès du soldat :

« — Qu'est-ce qu'il a votre ami ? »

« — Il sort de prison, il est comme fou. »

« Cette dame m'aborde un peu plus tard. »

« — Vous sortez de prison ? »

« — Comme un fleur ! »

« Je parle, je parle, je raconte... Elle s'indigne :

« — Oh ! c'est inhumain !... »

« En lui parlant, j'arrachais de mes doigts, avec mon canif, des esquilles de bois, j'enlevais les croûtes, les peaux mortes. Je saignais. Elle m'a fait un petit pansement pour chaque doigt, si bien que je ne pouvais plus allumer mes cigarettes. Elle m'a donné des oranges, des bananes. »

« — Etes-vous attendu à Marseille ? »

« — Sans doute mon frère. »

« — Je veux connaître vos parents. »

« A Marseille, j'ai présenté la dame à mon frère. Puis, nous avons pris le train de Sausset et, dans le wagon, installé en face de moi, mon frère m'a dit :

« — J'ai des choses graves. »

« — Ah ! »

« — Joseph... »

« — Hé bien ? »

« — Joseph est mort, notre frère Joseph. »

« — Ah ! »

« — Et puis notre petite nièce... Titine. »

« — Elle est morte aussi ? »

« — De méningite. Il y a deux ans. A quoi ça aurait pu servir de t'écrire ça ? »

« J'étais étonné de ne pas éprouver de peine. Machinalement, j'ai questionné :

« — Il y a pas autre chose ? »

« — Il y a aussi maman... »

« A Sausset, le bistrot nous a offert le cognac. Ça m'a bouleversé. J'étais ivre fou d'un coup. Je voulais aller à la maison tout de suite, mais le frère a parlé au patron :

« — Gardez-le pour cette nuit et qu'il ne boive pas. En cet état, je ne veux pas qu'il voie notre père... »

« Le lendemain, mon père m'a embrassé un peu froidement. Les voisins, les amis me regardaient. Beaucoup de choses étaient changées et d'autres étaient demeurées. Personne ne me méprisait. »

« J'ai retrouvé ma barque, celle de mon père plutôt, et qui était nommée « La Julie »... »

Cardinelli me conta bien d'autres choses, dans sa barque ou sous les roches blanches, quand nous devions nos palengrottes l'été dernier pendant ses quelques mois de liberté.

Je l'avais quitté, lorsque, deux ou trois jours après mon départ, un samedi à midi vingt, il s'attabla devant le marbre d'un café.

C'est là qu'il devait rencontrer Kramer, libéré lui-même après dix ans.



Inconscient, Kramer s'avança, la main tendue. Cardinelli n'eut pas le temps de réfléchir. Il saisit sur une table un siphon grillagé et, des deux mains, l'ayant élevé très haut, le laissa retomber sur le crâne de son ennemi. L'autre s'effondra. Il mourut le surlendemain à l'hôpital de la Conception.

C'est pourquoi, Cardinelli a fait, ce matin, la promenade de la gare à l'Abbaye entre les gendarmes. Après la prison Saint-Charles à Marseille, les assises à Aix et le wagon cellulaire... Je l'ai suivi sur la route, dans un joli paysage de liberté, sous la statue de saint Bernard...

Irai-je un jour l'attendre pour sa seconde libération au bistrot du coin de la route?... dans vingt ans ? Serai-je vivant ?...

Et si le Destin m'accorde cet âge, les toubibs, au-dessus des juges, n'ont-ils pas déjà limité à moins de vingt ans la peine de Cardinelli... sa peine de vivre ?

Louis ROUBAUD.

— FIN —



« Quelques uns des surveillants nous terrifiaient... Mais il en était deux qui surpassaient les autres... »

de CLAIRVAUX

par Louis ROUBAUD

porte-manteaux, les pinces à linge et les quilles de Noël !

L'adjudant fabrique plusieurs milliers de quilles par jours pour quinze francs, dont il lui revient trois francs cinquante à cantiner. C'est une fortune ! Amadou s'est gardé de dépasser dix francs, car lorsqu'un ouvrier atteint son maximum, il ne lui est plus

« L'immense atelier s'éclaire de quelques lampes et retentit de mille grincements. Pas une minute d'arrêt... »



ALEX



Le Comte de Ségur.

Est-il assagi ?

Le mari de *Célimène*, qui jadis, commit pas mal d'imprudences, à commencer par le lamentable accident d'auto qui lui valut de sérieux ennuis, va demander au tribunal civil de la Seine d'être autorisé à administrer tout seul sa fortune. Il affirme qu'il s'est assagi.

Le tribunal appréciera s'il y a lieu de lever le conseil judiciaire.

Le flair des nègres

Décidément, les nègres du Dahomey ont plus de flair que les « bas de laine » de nos vieilles provinces. Un récent procès, à la 11^e Chambre correctionnelle, a révélé que les nègres se sont méfiés de valeurs de pieds humides qu'un financier voulait leur refiler contre des bananes ou des noix de coco.

Distinguo

Une loi récente, à la suite du scandale Stavisky, a interdit aux avocats-parlementaires de plaider pour les financiers poursuivis en justice.

Ces jours derniers M^e T..., député d'un arrondissement pyrénéen, se rendait chez un juge d'instruction de Paris, chargé du dossier d'un banquier.

— Puis-je aller le voir à la Santé ? demanda M^e T...

— Sans aucun doute, maître, son cas ne relève pas de la finance, mais du pur banditisme.

« Bébé Friand »

le bonbon des gourmands.

« BEBE FRIAND »

le bonbon des gourmands.

SOURIEZ JEUNES

Tout le charme est dans le sourire. La couronne en or vieillit. Un nouveau procédé : la couronne en platine émaillé, plus solide, plus esthétique est appliquée par des médecins spécialistes de la Faculté de Médecine de Paris, au Centre de Céramique Dentaire, 169, rue de Rennes. Litt. 10-00. Consultation gratuite.

SI VOUS SOUFFREZ DES PIEDS

Consultez le bottier Joseph. (Clinique des pieds sensibles). Chaussures selon votre cas, à partir de 95 fr. et 150 fr. sur mesures. Paris, 12, rue La Boétie (Anj. 15-30). Nice, 5, av. de la Victoire, et à Vichy.

Directeur :

MARIUS LARIQUE

NOTRE VOIX

LE TEMPS DES CHINOISERIES

DÉCIDÉMENT, le temps des chinoiseries continue ! On vient de le constater à propos de l'incident ridicule qui a troublé, l'autre jour, le procès de Spillers, le redoutable évadé de la Santé, que devait juger la Cour d'assises de Pau.

À la seconde audience, l'avocat-général ayant appris que l'un des jurés — pour comble, le chef du jury — était pourvu d'un conseil judiciaire, les débats ont dû être interrompus et l'affaire renvoyée à une autre session.

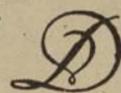
Bilan de cette mésaventure : quelques dizaines de milliers de francs perdus ; les juges populaires, des témoins nombreux, dérangés vainement, des forces de police et militaires réquisitionnées et à grands frais, sans compter la possibilité de faire casser tous les arrêts qui ont été rendus avec l'assistance du juré-prodiges. La note, dans ce cas, atteindrait un chiffre astronomique.

Quelques réflexions viennent à l'esprit ; et, d'abord, celle-ci, toute simple : comment ne s'est-on pas aperçu plus tôt de l'incapacité qui frappait l'un des membres de la liste ? Nous avons entendu dire (la loi sur la presse, que le Parlement conçoit dans une gestation laborieuse, nous obligerait-elle à d'excessives prudences de style ?) que bien souvent, un minutieux filtrage s'opère dans le choix des jurés pour l'établissement de la liste générale. La recherche des opinions politiques, des tendances, fait l'objet d'enquêtes qui violent gravement l'esprit de la loi, mais qui n'en sont pas moins, dit-on, une pratique constante. Il ne serait tout de même pas très difficile, semble-t-il, de vérifier, si toutes les conditions de capacité sont remplies.

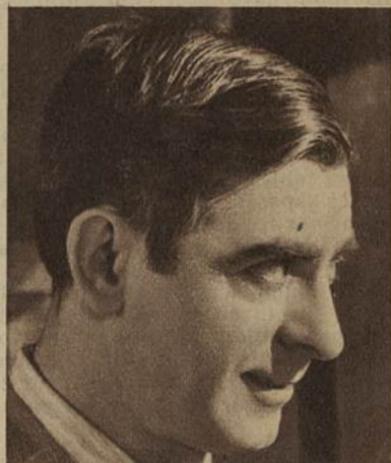
Ceci dit, on pourrait donner un bon coup de balai dans le fatras des vieilleries procédurières. Pour en revenir à l'incident du procès Spillers, croit-on vraiment que cet infortuné chef de jury (à qui une détestable publicité a été faite), eût été moins apte que tout autre de ses collègues à bien juger ? Parce qu'il avait été trop généreux de ses deniers, qu'il avait probablement, comme dit le langage populaire, « jeté l'argent par les fenêtres », on l'a pourvu d'une sorte de tuteur... Mais après ? En quoi, ses imprudences financières, l'empêchent-elles de conserver une conscience juste ?

C'est, précisément, un des cas où il faudrait moderniser de vieux articles : nous estimons que, sur le chapitre de la moralité, des garanties très strictes doivent être exigées des jurés, mais sur ce chapitre seulement. Que des repris de justice, comme on en vit dans le laisser-aller de l'après-guerre, ne siègent pas sur le banc du jury ; tout le monde sera d'accord pour trouver qu'ils n'y sont pas à leur place.

Pour le reste, qu'on laisse plus de « jeu » à la loi. Le formalisme est un des fléaux de notre temps.



SECRETS



Eddie Cantor.

A propos de « gags »

David Freedman, fournisseur de « gags », qui desservait toutes les vedettes de Hollywood, vient de mourir après avoir perdu le procès que lui intenta Eddie Cantor pour rupture de contrat.

Freedman, dont la verve était inépuisable, affirmait que les bons mots, les anecdotes, les situations comiques, ne sauraient être improvisés ; les « gags » étaient vieux comme le monde, et il ne s'agissait que de les collectionner et de les rajeunir.

Il mourut subitement dans son cabinet de travail qui contenait cent mille fiches où il avait inscrit les meilleures plaisanteries du monde.

Parfaite ménagère

Celle dont le monde entier s'occupe en ce moment et sans doute s'occupera longtemps encore, n'est pas seulement une jeune femme élégante et spirituelle. Elle possède toutes les vertus domestiques, et lorsqu'elle recevait le Roi dans son hôtel de Londres, elle passait de longues heures en conciliabules avec son chef et son maître-d'hôtel.

Ses dîners étaient célèbres par un consommé dont elle seule connaît la recette, et les sandwiches au fromage qu'elle servait à ses cocktails-parties faisaient les délices du Roi.

17^e année **GAGNEZ 1.800** fr. par mois

2 chevaux par jour. Capital : 180 fr.

INDISCRETIONS SPORTIVES

35, rue de Berne, Paris-8^e.

Revue hippique paraissant le dimanche. En vente kiosques Paris-Province.

Prix : 2 francs.

Pour tous renseignements et un essai gratuit, retournez-nous le bon ci-dessous (sans engagement de votre part).

BON pour ESSAI GRATUIT

Veuillez m'adresser GRATUITEMENT toute documentation, ainsi qu'un ESSAI, qui me donnera l'occasion de jouer avec succès.

Nom

Adresse

Ville

INDISCRETIONS SPORTIVES
35, rue de Berne, Paris-8^e.

UN COUP D'ŒIL SUR...

L'HOROSCOPE D'ÉDOUARD VIII

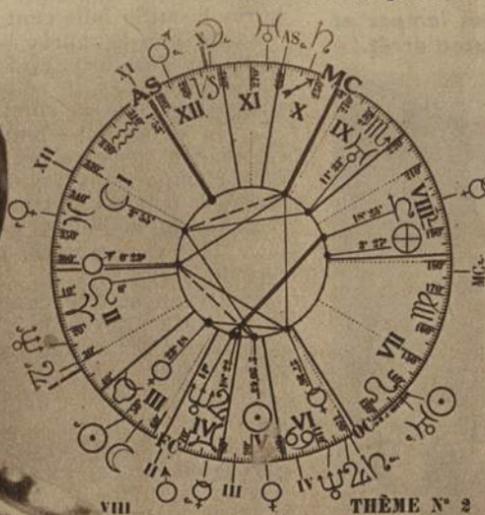
UNE interprétation succincte de cette carte fut publiée en 1924 dans les éphémérides anglaises de Raphaël : « Les influences qui président à la carrière du roi, écrivait l'astrologue, laissent craindre de nombreuses adversités : son horoscope paraît incompatible avec le sort d'un monarque heureux. »

Outre que les luminaires y sont affligés, l'un par Mars en carré, l'autre par Saturne en sesquiquadrature, la situation de Jupiter, au fond du ciel et dans une constellation qui affaiblit ses rayons — d'ailleurs dénaturés par la proximité de Neptune et de Pluton — justifie pleinement l'opinion de notre confrère : indispen-

sable à l'harmonie du plus humble destin, l'influx jovidical l'est plus encore à celui d'un roi.

Le 3 décembre — jour où fut rendue manifeste la crise récente — Jupiter arrivait en quadrature de la position natale de Mars. Le 13 courant, il atteindra l'opposition au Soleil, alors que le 15 la planète Mars transitera, à 18°20 de la Balance, le maléfique Saturne. De très pénibles décisions se sont imposées au souverain britannique, du 13 au 16 de ce mois. On peut craindre qu'il en soit pathologiquement affecté, car, jusqu'au printemps prochain, tous les aspects formés par les significateurs sont uniformément annonciateurs d'épreuves.

Paul-Clément JAGOT.



ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF B)	85. »	45. »
	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »

La mise en page
de ce numéro est de

J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

86.366, L. G. — Ma fille a du psoriasis atavique. Que me conseillez-vous ?

1° Un régime dépuratif : végétaux frais, viande grillée, biscottes et eau d'Evian. Suppression des graisses, de la charcuterie, des abats, du gibier, du vin et de l'alcool ;
2° Chaque matin, un lavage à l'eau tiède avec savonnage au goudron ;
3° Pendant le jour, application d'un emplâtre ainsi composé :
Emplâtre simple 100 gr.
Cire jaune 50 gr.
Huile de cade 30 gr.
4° La nuit : application de vaseline salycillée.

Mme MORIN, A LYON. — Un instinct étrange me pousse vers des femmes d'un certain âge.

C'est l'instinct de Chérubin, l'adolescent ingénu et tendre. Il faut donc croire que votre sensibilité se trouve inclinée vers une douceur protectrice. Mieux vaudrait l'assouvir que la refouler. Vous serez sans doute déçue, mais la déception vous ramènera à de plus normales attirances. Je vois que Neptune qui rejoint actuellement Vénus de votre horoscope, explique vos goûts actuels, qui ne sont que temporaires.

Mme GOURIONS, A AULNAY. — J'aimerais être médium.

Vous l'êtes déjà. Seule la fatigue altère vos possibilités. Reposez-vous quelques semaines en lisant le « Livre des Médioms », d'Alan Kardec et essayez de guérir par imposition des mains. Vous obtiendrez des résultats qui dépasseront vos espérances.

Vers le 10 mai 1937, vous ferez, d'ailleurs connaissance d'un spécialiste des questions psychiques qui décidera de votre carrière.

AMNIE. — J'ai fait la connaissance d'une jeune et belle démonstratrice de produits de beauté. Une très vive amitié nous a unis. Mais son départ est proche et maintenant je l'aime d'amour.

Elle vous aime aussi, car vos échanges de vue ont eu lieu sous l'influence bénéfique d'une conjonction de Vénus et Jupiter. Vers le 27 décembre, écrivez-lui longuement. Magnétisez votre lettre en tenant votre main droite au-dessus du papier pendant, environ, un quart d'heure. Sa réponse vous enchantera. Dans la quinzaine suivante, vous aurez l'occasion de vous rapprocher d'elle à l'occasion du décès d'un de ses proches. Cet événement la laissera désemparée et vos marques d'affection l'impressionneront profondément. Sachez aussi qu'elle est convoitée par un autre homme et qu'il vous faudra un peu de patience pour triompher.

ROBERT C. — On m'a prédit un accident pour fin décembre.

C'est inexact. Vos influences planétaires sont excellentes. Le premier risque sérieux de votre vie est pour juin 1941.

L'INDECISE. — Je me suis créé une affection extra-matrimoniale. Que dois-je décider ?

Tout va s'arranger. Votre mari qui, sans s'en douter, est atteint d'anévrisme mourra subitement vers la fin de septembre 1937. A ce moment, vous pourrez réorganiser votre existence sans aucun obstacle. Monsieur votre père, prédisposé à l'apoplexie, disparaîtra également au printemps prochain.

BIANKY, AMIENS. — Puis-je composer le parfum de Vénus n'importe quel vendredi ?

Ce ne sera qu'en mars le moment le meilleur (présence de Vénus dans son domicile) mais vous pouvez très bien préparer votre parfum auparavant, un vendredi, soit à l'aube, soit à la septième heure suivante. Ayez soin de vous éclairer avec des ampoules ou des bougies vertes et de porter deux bracelets de cuivre sur lesquels vous aurez fait graver le signe de Vénus.

HENRY F., A STRASBOURG. — Donnez-moi un conseil pour gagner à la loterie nationale.

Votre coefficient de chance est faible. La meilleure période pour vous, à ce point de vue, s'étend du 21 juin au 21 juillet. Choisissez un lundi vers 20 heures pour prendre votre billet et fiez-vous surtout aux nombres 20, 4.220 et 8.480. Jouez peu : par dixièmes. Vous gagnerez des sommes appréciables, non pas des lots importants.

MICKEY. — Ai-je des chances aux jeux de hasard ?

Votre plus grande chance financière est d'ordre commercial. Tôt ou tard, par relations amicales, vous serez placé à la tête d'une entreprise luxueuse où votre succès sera tout à fait satisfaisant.

Quant aux jeux de hasard, vous n'y auriez que des résultats extrêmement faibles. Prenez de petites participations sur des billets achetés par des amis nés en 1889, à la fin de juin.

ZITE B., PARIS. — Quel est mon horoscope ?

Vous êtes sous l'influence de Neptune conjointe à Vénus, sextile à Mars et Mercure. Votre situation sera étable et anéantie plusieurs fois. Dans chaque espace de deux années, votre position changera complètement avec des alternatives curieuses de prospérité et de revers. Evitez soigneusement d'accepter les offres qui vous seront faites en janvier prochain, car vous entrerez en conflit avec la loi et les désagréments qui s'en suivraient seraient excessifs. Un leg important vous stabilisera vers la 44^e année. Attention aux imprudences sur la route. Votre mari a sans doute été déjà accidenté.

MEUNIÈRE DAUPHINOISE. — Y aura-t-il, en 1937, un événement très important dans ma vie ?

En mars 1938, par suite d'un deuil de famille, votre situation se trouvera transformée. Matériellement, ce changement sera très appréciable. Surveillez-vous par ailleurs, car en 1937, vous êtes prédisposée à un phlegmon de la gorge.

HORTENSE 1880. — Je rêve souvent d'une statue blanche autour de laquelle pullulent des rats. Parfois, je me vois la regarder en songe, et j'ai les cheveux tout blancs, ce qui contraste avec ma robe noire.

Ceci présage qu'une proposition très séduisante vous sera faite dans un avenir rapproché : cette proposition sera périlleuse. Ne vous aventurez pas : votre santé et tout votre avenir seraient compromis. Surtout, n'entrez ni voyage ni affaire importante en ce moment. Votre rêve est un avertissement.

FIDÈLE LECTRICE, A PARIS. — J'ai Uranus dans la balance en 8^e maison, carré à Pécendant. Uranus reçoit un trigone du Soleil et de Mars conjoints dans la 5^e maison. Est-ce mauvais ?

Vous paraissiez au courant de l'astrologie et si je vous dis que, dans la balance qui gouverne les reins, Uranus signifie perturbation spasmodique de la fonction rénale, vous ne serez pas surprise. Puisque ceci se passe en 8^e maison, redoublez de prudence, mais comptez sur l'action compensatrice du trigone en question. La conjonction Soleil-Mars en 5^e maison présage de très vives affections, soudainement nouées, soudainement rompues.

BEATRICE. — Une voyante vient de me prédire que je ne me marierai jamais. Dois-je le croire ?

Nullement. Votre horoscope indique mariage retardé, non pas célibat. Vous avez intérêt à attendre votre 27^e année avant de songer à vous marier. A cette époque, vous aurez l'embarras du choix, car les influences sidérales vous rendront très attirante. Vous serez heureuse avec un fonctionnaire un peu plus âgé que vous, très distingué, actif, bienveillant, dont vous ferez la rencontre à une soirée familiale.

CHARLY, A ORAN. — Comment entre-t-on au service du contre-espionnage ?

Ce service incombe : 1° à la Sûreté nationale ; 2° au Deuxième bureau du ministère de la Guerre ; 3° au Deuxième bureau du ministère de la Marine. C'est vous dire qu'avant tout il faut satisfaire aux conditions d'admission aux administrations précitées.

HUGUETTE ENNUYÉE. — Aurai-je un changement en 1937 ?

Vous en aurez plusieurs, mais ils ne donneront pas lieu à la stabilité que vous désirez. Prenez patience. Vers avril 1938, une ère absolument différente du passé commencera pour vous. En 1937, vous aurez cependant une satisfaction ; vous serez délivrée d'une personne qui représente pour vous un désagrément capital.

G. M., A SAINT-MANDE. — Je suis malheureuse et je voudrais bien savoir ce que l'avenir me réserve.

Vous êtes surtout impressionnable, sensible, débonnaire et par trop irrésolue. Vous vous laissez influencer, non seulement par ceux qui vous entourent, mais par votre tendance à la mélancolie. Or, l'avenir duquel vous vous préoccupez ne comporte, ni fatalités graves, ni chance exceptionnelle. Cependant, vous serez prochainement l'objet de la bienveillance d'une femme âgée dont l'appui et les conseils viendront, à point, vous tirer d'un mauvais pas.

UNE ADMIRATRICE DE Mme LACORE. — Je désire me consacrer uniquement aux enfants. Existe-t-il des écoles de puériculture ?

Sur demande, l'Ecole officielle d'infirmières de la Salpêtrière vous enverra programme et conditions d'admission. Les études durent deux ans, à demeure. Elles donnent lieu à un examen terminal pour l'obtention du diplôme d'Etat d'infirmière. Parmi les spécialisations prévues, il en est plusieurs ayant l'enfance pour objet.

UN SPORTIF D'ALGERIE. — Chaque matin, après une demi-heure de culture physique, je prends une douche froide. N'ai-je rien à craindre de celle-ci quand le froid est rigoureux ?

Il convient en hiver, de ne pratiquer l'hydrothérapie que dans un local chauffé à environ 18°. Selon votre degré de vigueur constitutionnelle, choisissez l'affusion, la douche en pluie ou celle au jet si vous êtes très robuste. Durée : trois minutes, maximum. Séchez-vous en frictionnant énergiquement de bas en haut.

M. DALENBACH, ABONNE. — Pourquoi n'ai-je pas encore trouvé une compagne ?

Vous êtes à la fois très sensible, timide et d'une susceptibilité extrême. Il en résulte que vous vous laissez déconcerter trop aisément. Un regard tant soit peu ironique, une petite rebuffade, une raillerie légère et vous voilà chagriné, froissé, pour plusieurs jours. Plusieurs d'entre les femmes à qui vous avez essayé de plaire vous eussent finalement accueilli si vous ne vous étiez volontairement détourné de leur compagnie, dans un mouvement d'humeur, un peu justifié c'est vrai, mais bien prompt. Essayez de garder le sourire même si les premières conversations ne prennent pas le tour que vous désirez. Revenez à la charge. Insistez. Vous arriverez à vos fins.

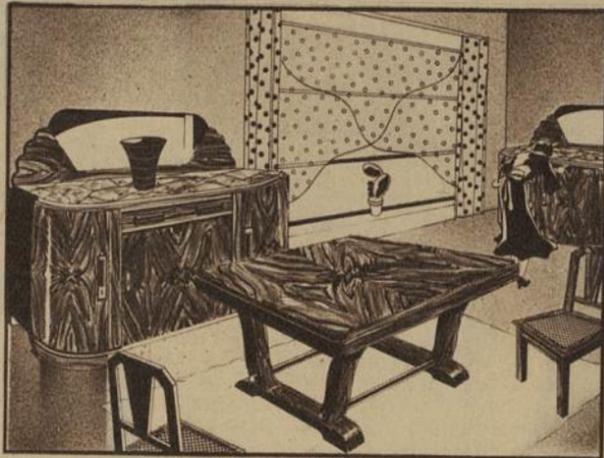


BONHOMME NOËL

pour les enfants!

"BONHOMME AMBOIS"

pour les parents!



N° 1213 du catal. - Salle à manger moderne galbée, ronce de noyer de France vernie : 1 buffet galbé 3 portes, larg. 1 m 40, dessus marbre, grande glace dossier ; 1 table coins ronds, pieds modernes avec 2 barres nickelées, 3 allonges ; 6 chaises assorties. Complète sacrifiée à 2525

Pendant Décembre MAGNIFIQUES CADEAUX offerts à nos clients et à leurs enfants.

Actuellement, grand choix de studios, petits meubles, bahuts, glaces, tapis, etc... à des CONDITIONS EXCEPTIONNELLES et GROS SACRIFICES sur tous nos mobiliers, courants et de luxe, pour faire place à nos créations 1937 ! Votre visite s'impose !

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1895

55, Boul. Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55.)

ALGER 26, Rue Michelet - BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine
LE HAVRE 19, Rue du Châillou - LILLE 114, Rue Nationale
MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand - NANCY 42, Rue des Dominicains
NANTES 27, Rue du Calvaire - ST-NAZAIRE 2, Rue Villès-Martin
TOULON 56, Boulevard de Strasbourg - TOULOUSE 11, Place Esquirol.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

BON GRATUIT
à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci-dessus.

276

EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente en gros : S^{rs} des Et^{rs} BOUQUAIN - 172, B^e de Créteil - St-Maur-des-Fossés

" Nos magasins resteront ouverts les dimanches 20 et 27 toute la journée et fermés le jour de Noël et le jour de l'An."

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

NOUVELLE AGENCE FLORÉAL

Relations mondaines exclusives

TOUS RENSEIGNEMENTS

DISCRÉTION

39, RUE DE CHATEAUDUN (fond de la cour)

(escalier gauche, 3^e étage porte gauche)

TRINITÉ 81-28

Mlle FLORÉAL de 10 h. à 20 h. et les dim. et fêtes de 11 h. à 17 h. ses relations personnelles, choisies

MARIAGES

RELATIONS

PRÉSENTATIONS

KLÉBER 77-62

M^{rs} DORNY RENSEIGNEMENTS MARIAGES

Toutes missions, 1, place Wagram, Paris 17^e

AGENCE MATRIMONIALE

M^{me} WANDA, CAUMARTIN

17-29

21, Rue Caumartin, 21, entresol porte face de 11 à 19 h.

L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré peut être guéri en 3 jours, s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à Remède Woods, Ltd., 10, Archer Str. (219 FB), Londres W. 1.

UNIC

PRÉSENTE

SON NOUVEAU STYLO

A

NIVEAU D'ENCRE

VISIBLE

GRANDE CAPACITÉ

D'ENCRE

200% de plus qu'un

stylo normal.

REPLISSAGE

RAPIDE

COLORIS NOUVEAUX

80 Frs

EN VENTE CHEZ

SPECIALISTES, PAPETIERS

ET GRANDS MAGASINS

GROS : Etabl^{ts} UNIC

160, Quai de Jemmapes

PARIS

500 fr. le mille, adresses à copier pour enveloppes, travail assuré toute l'année. Manufacture Vulcan, 2, LYON

Confidences de "Déflective"

BON n° 7



Notre confrère Louis Delaprée, correspondant de guerre de "Paris-Soir", tué sur le front de Madrid, jeudi dernier.

J'AVAIS DEUX CAMARADES...

J'AVAIS deux camarades. Chacun avait un beau métier. Ils sont morts l'un et l'autre pour ce métier. La destinée me les a enlevés tous les deux la semaine dernière, à trois jours d'intervalle. Jean Mermoz a disparu dans l'Atlantique Sud le lundi, le jeudi Louis Delaprée mourait de ses blessures à Madrid. L'un était aviateur, l'autre reporter. Ce dernier métier est aussi le mien, cependant que j'aime me frotter à l'autre. Je les connais, je comprends qu'on puisse en suivre joyeusement le rythme, jusqu'à la mort.

Mermoz a vécu exclusivement pour ce qu'il faisait. Il avait compris que le mot servir n'impliquait pas de bruyantes manifestations ni une activité désordonnée. Il était sûr de sa mission, qui était de servir son pays en appliquant son talent, son courage à une besogne précise, étroite.

Tout ce qu'il semblait faire à côté de son travail, son activité politique, par exemple, n'existait en réalité qu'en fonction de son œuvre. S'il tenait à être connu, écouté, c'était pour que sa ligne, la ligne France-Amérique du Sud, dont il était l'animateur, le chef pilote, reçût le bienfait de son pouvoir.

Ses amis politiques lui disaient en riant :

— Tu seras ministre de l'air. Il les regardait, étonné qu'ils pussent croire que c'était son ambition. Ministre de l'Air? Pourquoi faire? Cela débordait des limites qu'il avait choisies. Il lui suffisait d'être le chef de cette ligne. Et encore, d'être le chef ne lui plaisait que dans la mesure où il savait qu'il était indispensable à ce poste. Son véritable bonheur était de redevenir, chaque fois qu'il le pouvait, l'artisan. Il cherchait presque des prétextes pour prendre la place d'un pilote, refaire les étapes qui étaient, en mieux, celles de sa gloire : Casablanca-Dakar, Natal-Buenos-Ayres et surtout cet Atlantique Sud sur lequel, à force d'énergie, d'entêtement, il avait imposé la première ligne transocéanique aérienne du monde. Certes, il savait, quand il le fallait, hanter les cabinets des ministres, prononcer des discours, organiser la publicité de son œuvre. Mais il n'était vraiment joyeux, transfiguré, content qu'en l'air, au-dessus de l'eau, tenant le volant de son appareil dans ses mains puissantes, parce qu'à ce moment-là seulement il avait l'impression de faire son métier.



Louis Delaprée avait débuté dans le journalisme par la chronique artistique et la chronique tout court. C'est vrai que c'était un remarquable journaliste, souple, élégant, et en même temps ardent, sensible. Il avait une

vision nette et lucide des faits qui éloignaient de ses récits toute la fausse littérature et même l'erreur imprévisible. Quand on rapportait une nouvelle venue de loin, il sentait, par une sorte d'instinct extraordinaire, ce qu'elle valait et si elle était vraie. Aussi, dès qu'il s'y fut frotté, se jeta-t-il dans le reportage avec frénésie. Comme il était simple, volontiers effacé, qu'il faisait profession de scepticisme alors qu'en réalité il était profondément sentimental, il donnait l'impression d'être un peu dilettante. Mais ce métier l'avait pris plus qu'il ne voulait l'avouer et, sur son lit de douleur, quand il s'est vu partir, dans cet hôpital étranger, seul dans le paysage affreux de la guerre civile, alors que sa femme, ses camarades accourus de Paris n'arrivaient pas à devancer la mort, quand il s'est vu mourir, il n'a rien dû regretter.

La destinée a ceci de cruel, d'impitoyable qu'elle amène ceux qu'elle a désignés à poursuivre eux-mêmes leur mort. Mermoz sentait, savait que sa tombe était marquée sur la ligne. Il aurait pu tenter des raids, il aurait eu les appuis et le matériel qu'il aurait voulus. Entêté, il revenait sur l'Atlan-

tique Sud qu'il connaissait par cœur. Lui aussi, à la seconde de l'engloutissement, a dû avoir dans la poitrine une dernière flamme d'exaltation, de satisfaction.

Delaprée avait mis à revenir en Espagne un étrange acharnement. Depuis le début de la guerre, il y était allé quatre fois, d'abord dans les lignes rebelles, ensuite chez les gouvernementaux. Quand il était revenu la troisième fois, il avait été décidé à *Paris-soir* qu'il ne repartirait plus. On venait de lui confier la co-rédaction en chef de *Comœdia*. Et puis, un soir, il alla trouver son directeur et lui dit :

— Laissez-moi aller encore une fois à Madrid.

...Il fut mitraillé à bout portant, alors qu'il pouvait voir déjà, au loin, les Pyrénées, la France.

Mes deux camarades disparus ne voulaient pas qu'on dise qu'ils étaient héroïques. Ils faisaient jusqu'au bout le métier qu'ils avaient librement choisi. Si chacun, en France, faisait ainsi le sien, et seulement, aveuglément, patiemment, la France serait plus grande et plus forte.

Paul BRINGUIER.

Jean Mermoz, disparu dans l'Atlantique Sud, est ici photographié dans les bureaux de "DéTECTIVE", où il avait de profondes et grandes amitiés.



Supprimer ou maintenir...

...les maisons d'amour? Une loi nouvelle en décidera. Mais avez-vous lu *Aphrodite de Paris*, le poignant récit où Henry Champly ose dire toute la vérité sur ce « milieu » si mystérieux? 12 fr. Ts libraires, S. E. L. F. Excl. Hachette.

CECI INTÉRESSE

TOUS LES JEUNES GENS
ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES
ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement, à ses heures, et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 22.503 : Classes primaires et primaires supérieures complètes; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire.

Broch. 22.506 : Classes secondaires complètes; baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 22.510 : Carrières administratives.

Broch. 22.515 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 22.523 : Emplois réservés.

Broch. 22.529 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 22.534 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 22.537 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 22.540 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto, carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. 22.549 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 22.551 : Marine marchande.

Broch. 22.556 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transcription, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 22.560 : Arts du Dessin (cours universel de dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 22.569 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 22.572 : Journalisme; secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 22.579 : Cinéma; scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 22.584 : Carrières coloniales.

Broch. 22.587 : L'Art d'écrire et de parler en public.

Broch. 22.593 : Carrières féminines.

Broch. 22.597 : Pour les enfants débiles.

Broch. 22.599 : Coiffure, manucure, pédicure, massage.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

250 fr. le mille adress. à copier à la main et gr. gains à corr. Rens. Grátis. Ecr. seul Ets Spirex, B. P. 462, rue du Louvre, Paris 1^{er}.

SCIENCES OCCULTES

GABY CHRISTEL VOYANTE CÉLEBRE, 22^e année de succès. Secrets Inf. p. Retour. Affection. Fluide. Chance p. Loteries. t. l. j., de 9 à 1 h., 154, r. de Rivoli. Gut. 62-84. Et de 2 à 7 h., 142, r. de Rivoli. T. Cent. : 63-13 et D. cor.

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

Pour la Publicité dans "DÉTECTIVE" s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris 9^e — Tri. : 81-12

On ne badine pas



Ce jeune crétois, Miron Kipraki, que voici avec sa mère et deux amies, devait être abattu...



...par Despina Manda, en pleine rue du Roi Constantin, à Salonique, où il était étudiant en droit.

AVEC L'AMOUR

Salonique
(De notre correspondant particulier.)

S triste qu'il faille l'écrire, le crime passionnel a fini par devenir un leit motiv dont la multiplicité, la fréquence, l'envergure endémique ne suscitent plus qu'un fort médiocre intérêt devant la curiosité publique. On prend l'habitude de tout, même des pires choses; et dès lors, on arrive à ne plus prêter qu'une attention distraite, émoussée, refroidie, à la déplorable histoire des idylles tragiques, calamité universelle et quotidienne, bilan désastreux, cependant ravalé au niveau de la banalité fastidieuse.

Il y a pourtant dans cette profuse et triste histoire de l'amour assassin, des pages qui sortent de « l'ordinaire », des épisodes qui surpassent le plan du fait divers courant pour se hausser au pathétique du drame. Témoins l'épilogue des amours de Miron Kipraki et de la jeune Despina.

Miron Kipraki, jeune Crétois de 26 ans, se rendait l'autre matin, comme à l'accoutumée, à son bureau situé dans la rue du Roi-Constantin, la principale artère de Salonique. Car sa famille étant trop pauvre pour assumer les frais de ses études de droits, Miron, courageux jeune homme, et plein d'ambition louable, menait de front ses travaux universitaires et son emploi de scribe à la Caisse de Rétribution des employés de tramways.

Ce vertueux garçon allait donc parmi la foule, à grands pas, soucieux de ne pas être en retard à la besogne.

Chemin faisant, enclin à l'optimisme par disposition naturelle et, ce matin-là, par faveur du soleil resplendissant qui défiait l'automne, il caressait de souriantes promesses :

— Bientôt, se disait-il, j'obtiendrai mon diplôme ! Je troquerai mes manches de lustrine de la Caisse des employés de tramways, pour la toge de l'avocat ! Alors, j'irai revoir ma mère. Je vivrai auprès d'elle, la chère vieille femme. Et nous serons heureux, tous les deux, là-bas, en Crète, notre beau pays, où je ne tarderai pas, bien sûr, à devenir un Maître apprécié, considéré, comblé de succès et d'honneur, peut-être... Et qui sait si plus tard, un peu plus tard, comme plus d'un de mes confrères, le prétoire ne me servira pas de tremplin pour atteindre la tribune parlementaire, où je discuterai les lois d'Athènes ?...

Il allait ainsi par la rue du Roi-Constantin, bousculé par la foule, indifférent à la cohue, oubliant même le point de départ de sa rêverie et le but de ses enjambées : la Caisse des employés de tramways ! La jeunesse et l'espérance, aimables jumelles, lui présentaient à l'esprit le merveilleux kaléidoscope des vœux, des promesses et des ambitions. Il se sentait tout heureux d'avoir vingt-six ans, d'aller vers des lendemains nouveaux, de s'acheminer vers un but radieux, en se sentant vigoureusement poussé par la vie...

Soudain, deux détonations l'émeuvent. L'instant d'un éclair, il voit la foule s'égailler en glapissant d'effroi. Et, presque au même moment, une atroce douleur lui torture les entrailles, le plie comme un pantin cassé. Il n'a ni vu ni compris comment s'est produit le drame foudroyant. Mais le sang imbibe sa ceinture. Il chancelle.

Il défaille. Il s'abat à la renverse sur le trottoir, les mains crispées à ses flancs où il endure le supplice !

Alors, de derrière un arbre, se dégage une jeune femme aux yeux fulgurants de haine, aux traits crispés d'ivresse sanguinaire. Le browning à la main, hallucinée de furie, elle avauce sur sa victime terrassée. Il la voit. Il la reconnaît. Il se prend à crier, dominé par la terreur :

— A moi ! Retenez-la ! Elle est folle. Elle va m'achever...

Les témoins, galvanisés par l'indignation, se solidarisent d'instinct contre la farouche meurtrière. Ils bondissent vers elle, avancent de front en troupe décidée pour l'empêcher de s'acharner sur le malheureux. Mais, d'une volte-face, la furie les menace à leur tour, le revolver braqué dans leur direction.

— Que personne n'approche ! enjoint-elle. Si vous tenez à la vie : reculez ! Je dois régler son compte à ce lâche...

Dès lors, c'est la bousculade en sens arrière. La foule, domptée par la menace du browning, élargit le cercle autour du couple tragique. La tireuse se retourne donc vers le blessé et, dirigeant de nouveau son arme contre lui, elle vide avec un sang-froid terrible le contenu du chargeur (neuf balles) sur l'infortuné Miron.

Les agents alertés par les échos de la salve et par la rumeur de la foule

arrivent presque aussitôt sur les lieux du drame. Trop tard ! Ils ne peuvent plus intervenir que pour relever un agonisant et pour emmener au poste la meurtrière qui, l'arme pendante à bout de bras, se laisse d'ailleurs docilement appréhender.

A la clinique, où on l'a transporté d'urgence, le malheureux étudiant se débat durant quelques heures, avec un poignant désespoir, contre les affres de la mort.

— Sauvez-moi ! supplie-t-il. Ne me laissez pas mourir. J'ai une vieille maman, de jeunes sœurs, des petits frères. Ils sont pauvres. Je suis leur seul soutien. Par pitié pour eux, pour moi, faites l'impossible pour que je survive.

Hélas ! le dévouement des médecins ne peut sauver le pauvre Miron. Ils parviennent après beaucoup d'efforts à arrêter l'hémorragie. Mais la victime a néanmoins perdu trop de sang. Elle succombe doucement, une larme perlant encore à la commissure des cils.

D'autre part, on interroge la sanguinaire jeune femme. Effondrée sur une chaise elle débite sa confession, telle une somnambule revenant peu à peu à elle-même.

— Je me nomme Despina Manda, dit-elle. Je suis âgée de vingt-cinq ans. Je travaille chez une modiste. Voilà cinq ans que j'ai fait la connaissance de Miron. Un soir, il m'enivra de bois-

sons pour que je devienne sa maîtresse. Le lendemain, j'ai voulu racheter ma honte en me donnant la mort. J'ai absorbé seize cachets d'aspirine. On m'a sauvée ! Alors, mon amant m'a promis le mariage et je me suis consolée. Je croyais en sa parole ! Je l'ai cru également quand il m'a emprunté dix mille drachmes, puis soixante mille (toutes les économies destinées à mon trousseau) en me promettant de me les rendre. Mais il a renié tous ses engagements : ses serments, ses dettes. Je l'ai supplié. Je lui ai intenté un procès. Je l'ai même battu en pleine rue, un soir qu'il sortait du bureau. Mais c'est moi qui fus arrêtée et emprisonnée pendant cinq jours. Alors, mon chagrin a tourné en rancune vindicative. Je m'étais promis de nous supprimer tous les deux. Je l'ai fait. Du moins, j'ai voulu le faire. Malheureusement, après l'avoir abattu, il n'est plus resté une seule balle dans le chargeur pour en finir avec ma triste destinée...

A ce récit, les enquêteurs furent convaincus que Despina était plus pitoyable que coupable et, bien qu'ils la blâmassent sévèrement d'avoir tué, ils se disaient entre eux que l'étudiant avait, en somme, été le principal artisan de sa mort.

Mais l'enquête allait leur révéler d'étranges surprises. Ils apprirent tout d'abord que le frère de Despina avait tué, l'année dernière, un de ses voisins pour des raisons d'adversité politique. Ce triste précédent les inclina à douter de l'authenticité absolue de l'émouvant récit de la criminelle. Peut-être, impulsive comme son frère, était-elle beaucoup moins victime de l'amour que d'une hérédité néfaste ? Il était important de s'en assurer en la soumettant à un méticuleux examen médical et physiologique. Ainsi fut fait et, au grand ébahissement des policiers, les conclusions de l'examen déterminèrent que la prétendue maîtresse de Miron était vierge.

Par ailleurs, on établit, d'après les témoignages les plus formels des amis intimes de l'étudiant, que celui-ci avait toujours vécu dans la pauvreté, n'ayant donc jamais dépensé les soixante-dix mille drachmes dont la jeune modiste le déclarait débiteur vis-à-vis d'elle. Ses démêlés avec la jeune fille n'étaient également qu'un mythe !

Dès lors, on comprit qu'on se trouvait en présence d'un drame singulier, engendré par le refoulement sentimental.

Miron et Despina, qui s'étaient connus naguère, n'avaient jamais ébauché qu'un flirt léger, subtil et passager. Mais la jeune fille en avait gardé un souvenir charmé qui, peu à peu, s'était cristallisé en amour rétrospectif et cérébral. Son rêve à retardement avait fini par l'obséder, déformant à la longue la chère image du héros, lui prêtant les traits d'un fantôme insaisissable et cruellement indifférent, contre lequel sa rancune augmentait chaque jour, jusqu'à l'enivrer de haine démente et sanguinaire.

Ainsi va quelquefois le romanesque dans l'étrange esprit des jeunes filles ! Et le pauvre Miron n'est malheureusement pas la première ni la dernière victime inscrite au martyrologe des imprudents qui badinent avec l'amour...

Frédéric PETILLON.

Deux coups de revolver : Miron est mortellement atteint. Les passants accourent et veulent maîtriser la criminelle ; mais celle-ci les menace et vide son chargeur sur sa victime. — L'étudiant devait succomber à la clinique.





IV. — Ceux qui veillent sur la frontière ⁽¹⁾

Frontière sarroise (De nos envoyés spéciaux.)

Le jour où j'arrivais au dernier poste de gendarmerie que nous avons à la frontière sarroise, on vint annoncer au lieutenant Rondart, qui commandait, qu'un crime venait d'être commis à la Petite Rosselle.

— C'est bien cela, gronda le lieutenant. Il n'y a pas eu de crime de sang pendant huit jours et voilà que cela recommence.

L'affaire dont le lieutenant Rondart parlait était plutôt pénible. Un jeune mineur de la Petite-Rosselle venait de devenir parricide. Il avait abattu son père, un ivrogne, cela au moment où l'alcoolique, une brute les menaçait plus sérieusement que d'habitude, sa mère et lui d'un long coutelas.

On arrête le parricide. Il ne résistait pas. Sa mère d'ailleurs lui conseillait d'être « gentil » avec les gendarmes, non sans prier également les gendarmes décontenancés d'être pitoyable à l'égard « de son petit », devenu, disait-elle, meurtrier pour la défendre.

Cette opération de police, sans aventure, nous occupa cependant pendant toute une matinée. L'après-midi menaçait d'être monotone, (la gendarmerie-frontière avait, en effet, uniquement à assurer, en dehors d'une lourde besogne administrative, le refoulement d'un indésirable à la frontière). Vers le soir, pourtant, le lieutenant Rondart m'interpella joyeusement :

— Vous êtes arrivé à pic, me cria-t-il. Impossible de faire brigade avec nous plus à propos. Nous organisons cette nuit même une battue dans les bois.

« Je suis chargé, en effet, depuis plusieurs semaines de rechercher une bande de malfaiteurs qui mettent la région frontière au pillage, ajouta le lieutenant. Depuis qu'ils opèrent dans le pays, les agressions à main armée sur les routes et dans les chemins de la forêt, les vols avec effraction se multiplient avec une rapidité déconcertante. »

J'étais ravi de participer à une expédition nocturne des sentinelles de la loi. En somme, il s'agissait de surveiller une forêt frontière. L'opération se fit en deux temps. Nous accompagnâmes dès le soir un groupe de gendarmes à proximité de la Fontaine du Vieux-Chêne. Le lieutenant Rondart les déposa, chacun à son poste de faction, dans un fourré épineux. Ils étaient chargés de surveiller l'arrivée de ceux en qui ils voyaient déjà leur gibier du lendemain. Ceci fait nous les laissâmes à leur poste. Assis sur une couverture de cheval, assez peu à leur aise, ils devaient guetter les moindres bruits de la forêt, attendre le fracas des branches brisées

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 422.

départ des gendarmes, se levèrent en même temps et prirent la fuite. C'était deux des bandits, surpris par hasard pendant qu'ils rejoignaient leur caverne et qui s'étaient aussitôt dissimulés dans les fourrés, en escomptant la fin de l'embuscade. Le coup de sifflet les avait surpris ; ils croyaient qu'on les avait vu. Ils détalèrent comme des lapins, en direction de la frontière allemande. Ils n'avaient que quelques mètres à franchir pour arriver en territoire étranger et échapper ainsi à notre maréchaussée. Sans l'avoir fait exprès, ils se démasquaient eux-mêmes, fournissant aux gendarmes, jusque-là bredouilles, l'occasion d'un hasard providentiel.

— Allez, mes petits, cria le lieutenant.

Dix gendarmes coururent sur les traces des fugitifs, que, je l'ai dit, trente mètres seulement séparaient de la frontière.

L'arrestation s'avérait difficile. Un des bandits, tout en courant avait sorti un revolver de sa poche.

— Arrêtez-vous ou je tire, cria l'adjudant de la brigade.

Il empoignait d'une main le revolver braqué sur lui, tandis que de l'autre main il saisissait le bandit à la gorge. Le coup partit. Y avait-il un blessé ? Les deux hommes roulèrent à terre, pas pour long-

temps, car les autres gendarmes accoururent au secours de leur camarade tenant prisonnier ; hélas ! l'autre bandit avait réussi à s'échapper.

— Pourquoi n'avoir pas s'adressant à l'adjudant. tuer.

A la suite de cette affaire, le lieutenant Rondart, dont le village l'adjudant dont la balle dégoûtait de sang Rondart exigea de son duit sans perdre de temps bandits entreposaient le Nous avançâmes prudemment fourré. C'était là. Je ne me pissé de verdure. Etait Baba ? Il n'y avait qu'un arbre et des fougères pour inattendu s'offrit à nous. était entassé dans une grande driers solides étayaient. clettes, des jambons, des tabac, des accessoires d'armes, des draps, des serviettes, des phonos, le tout dans une seule chose qui fût en ordre complet de cambrioleur...

Le prisonnier parlait à terre interrogeait-on en allemand. gner une atténuation de peine. camarade fugitif. Il dénonça.

— C'est bien ce que je vous Rondart, lorsqu'il revint. bande de cambrioleurs, on leur déterminé par petits groupes va arriver ce soir chène. Ils viennent de se cacher dans la Sarre et ils nous dises. Il faut que des gendarmes nous les rejoindrons cette nuit.

La brume montait rapidement quand nous repartîmes. Il nous de passer encore ensemble. Cette fois l'embuscade eut la portance du cambriolage.



Sentinelles de la loi

et se disposer à intervenir rapidement quand un coup de sifflet leur annoncerait l'arrivée des voleurs.

Le lieutenant Rondart avait d'autres dispositions à prendre et d'ailleurs il devait commander les gendarmes d'assaut qui étaient chargés d'opérer à l'aube, en liaison avec les fonctionnaires de la Fontaine du Vieux-Chêne.

J'ai suivi tous les détails de cette opération tactique. Il pouvait être cinq heures du matin quand nous rejoignîmes la forêt. A cinq heures du matin et surtout en octobre dans la région sarroise il ne fait pas très chaud et surtout les matins sont humides et brumeux.

Le lieutenant Rondart interrogeait ses factionnaires.

- Rien de nouveau ?
- Rien pendant la nuit.
- C'est bien. On va voir...

Nous étions maintenant tous groupés autour de la silhouette massive du Vieux-Chêne, — ce chène au pied duquel une petite source coulait murmurante. Le jour commençait à poindre. Je comptais les gendarmes dans la demi-obscurité, y compris l'équipe de la nuit qui y est venue nous rejoindre. Les mottes de terre, roussies par les feuilles que nous foulions, c'étaient les dernières terres républicaines. La France finissait tout près de là. Derrière nous, c'était l'Allemagne...

Rondart pensait toujours à ses bandits :

— Pourvu que mon indication soit bonne et qu'ils viennent ! murmurait-il, impatient. Pourtant, plus je réfléchis et plus il me semble qu'ils ne peuvent pas nichier ailleurs qu'ici.

« Très souvent dans les pays frontières, ajoutait-il, les voleurs de grand chemin installent un camp dans la forêt. Voyez comme ce pays constitue un endroit rêvé pour ceux qui veulent se cacher, avec ces fourrés épais, ces grottes sombres, ces arbres énormes et toujours serrés les uns contre les autres. Il est très possible, à qui que ce soit, de se terrer ici sans grand risque d'être découvert. »

Il cessa de parler et parut préoccupé d'un nouveau plan d'attaque. Sa décision fut rapidement prise. Il se leva brusquement, lança un coup de sifflet strident qui fit immédiatement apparaître tous ses gendarmes. L'effet de ce coup de sifflet fut inattendu. Deux hommes qui étaient dissimulés dans le bois et qui devaient attendre sans bouger depuis la veille, le

es gendarmes se précipitèrent au parade. Un des bandits était main-
hélas, pendant le corps à corps
réussi à passer la frontière.
oir pas tiré? gronda le lieutenant
dant. Ce misérable aurait pu vous

te aventure, il fallut conduire au
dont la main traversée par une
sang; d'autre part le lieutenant
son prisonnier qu'il nous con-
de temps dans la cachette où les
ent le produit de leurs rapines.
rudement, derrière lui, dans le
ne voyais rien qu'un rocher ta-
Etait-ce donc la caverne d'Ali-
qu'à écarter des branches d'ar-
pour entrer. Le spectacle le plus
nous. Un amas d'objet hétéroclites
une grotte arrondie, que des ma-
aient. On trouvait là des bicy-
s, des saucissons, des caisses de
res d'autos, des piles de conser-
serviettes, des fusils de chasse et
t dans un désordre effarant. La
en ordre, c'était un attirail com-

était à peine le français, aussi l'in-
lemand. Le misérable! Pour ga-
n de peine, il dénonçait déjà son
dénonçait intarissablement...
ue je pensais, me dit le lieutenant
revint vers moi. Il s'agit d'une
urs, opérant chacun dans un sec-
petits groupes... Un deuxième
ce soir à la fontaine du vieux
de cambrioler un bureau de ta-
et ils apporteront leur marchan-
des gendarmes restent là-bas et
s cette nuit.

it rapidement autour de nous
mes. Nous avions la perspective
semble une charmante veillée!
cade envisagée, étant donnée l'im-
olage et de la contrebande, était

conçue comme une opération de grand style. Les
gendarmes étaient chargés de monter la garde aux en-
viron du repaire jusqu'à une heure du matin. Au
delà de cette heure tardive, il était convenu qu'une
patrouille de douaniers les reliait.

Il nous fallut stopper à proximité de la frontière.
La route était barrée par des chevaux de frise. Des
gardes mobiles, ayant tous le mousqueton au poing,
émergeaient de l'ombre. La lanterne qu'un planton
tenait à bout de bras jeta sur nous une lueur brève.

— Halte là! Qu'est-ce que c'est?

— Patrouille de gendarmes.

— Je vous demande pardon, mon lieutenant, nous
ne vous avons pas reconnus. Je vais faire déblayer
la route!

Des gendarmes nous avaient dépassé. Nous les aper-
çûmes sous les arbres, devant le mince filet d'une ri-
vière. Tout était silence. A proximité, de grandes
lueurs rouges embrasèrent l'horizon, la lumière des
hauts-fourneaux de Lorraine où nuit et jour on tra-
vaille sans relâche.

Le lieutenant Rondart ne s'occupait plus de moi;
ils répartissaient les postes. Il prescrivit ses ordres:
« Il fallait laisser pénétrer les voleurs et les contre-
bandiers en territoire français, de manière à pouvoir



**La gendarmerie-frontière
arrête les criminels, donne
la chasse aux contrebandiers
et refoule les indésirables.
Arrestations et expulsions
sont souvent laborieuses.**

leur barrer la route lorsqu'ils tenteraient de fuir. Ce
qu'on devait surtout surveiller, c'était une petite pas-
serelle qui conduisait en territoire allemand.

— Une dernière recommandation, murmura Ron-
dart; si un homme se présente seul, il faut le laisser
passer et ne pas se montrer. Car, souvent les frau-
deurs se font précéder par un éclaireur, afin de s'as-
surer que le chemin est libre.

L'attente commença aussitôt. Elle ne dura pas très
longtemps.

Il y avait à peine 25 minutes que nous étions tapis
dans les roseaux, lorsqu'un bruit de pas se fit enten-
dre. Un homme se présentait sur la passerelle, non
loin du commencement de la forêt, mais du côté alle-
mand.

Il avait l'apparence paisible d'un frontalier qui, sa
journée finie, regagnait sa maison. Cigarette au bec,
il s'avancait tout en jetant autour de lui des regards
rapides. Son examen parut le satisfaire, car il entra
délibérément en France et s'avança dans le bois.

— Rien à craindre, me murmura le lieutenant à
voix basse. Il ne nous échappera pas et deux gen-
darmes vont le suivre.

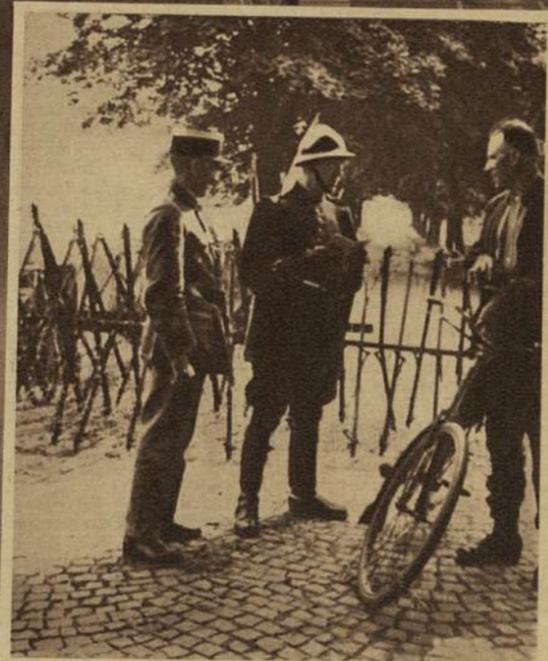
Quelques minutes s'écoulèrent. Nous étions-nous
trompés? Le passant nocturne, n'était-ce pas un con-
trebandier? Nous fûmes rapidement fixés. Deux sil-
houettes apparurent de l'autre côté de la rive. On en
compta deux, puis trois, puis quatre. Il s'agissait
d'une véritable expédition. Ils avançaient, chargés
lourdement. Ils franchirent le pont. Enfin, ils mirent
les pieds en terre française...

Les gendarmes s'élançèrent. Les quatre hommes fu-
rent rapidement cernés. Un gendarme barra l'en-
trée du pont. Un des contrebandiers s'élança sur lui,
la tête en avant et tenta de le bousculer. Ils s'empoi-
gnèrent, roulèrent ensemble sur la terre humide dans
un corps à corps. Quelques mètres seulement et il en-
traîna le gendarme en Allemagne et, sauf incident
de frontière, il était libre. Le lieutenant Rondart
comprit la manœuvre; il arriva à la rescousse et au
moment où le contrebandier se dégageait de l'étreinte
du gendarme, il le bousculait et le jetait dans la ri-
vière, sans autre forme de procès.

Le gendarme se relevait et maintenant se frottait
la tête.

— Rien? interrogeait Rondart.

— Un coup de matraque sur la tête! répondit le
gendarme. L'excellente sentinelle de loi riait.



Pendant ce temps, un gendarme tendait une perche
au noyé et le hissait grelottant sur la rive.

Nous revînmes au groupe principal. Après une ra-
pide lutte les trois autres contrebandiers avaient été
maîtrisés.

Il restait à inventorier leur chargement. C'est ce
que fit Rondart aussitôt. Il y avait 80 kilos de pro-
duits pharmaceutiques et une grosse provision de
tabac dans les bagages des contrebandiers.

— Allons! voilà une bonne journée, me cria Ron-
dart. Mais ce n'est que le commencement. Si nous
réussissons à pincer les complices du type que nous
avons arrêté ce matin, nous n'aurons pas perdu no-
tre temps.

Nous repartîmes. A pied cette fois. Nous allions
chercher les porteurs de tabac sarrois dont le voleur
du matin nous avait dénoncé la prochaine arrivée.
Le bruit de l'auto aurait pu effrayer ceux que
nous poursuivions; aussi nous contentions-nous de
suivre la frontière.

On entendait non loin de nous un bruit de che-
vaux. Une patrouille de gendarmes allemands à che-
val apparut. Ils étaient une dizaine aussi et des nazis
vêtus de l'uniforme des S. A., les escortaient.

— Voyez ce que nous risquons, m'expliquait le
lieutenant. Si, par hasard, en poursuivant nos ban-
dits, il nous arrivait de franchir, par mégarde, la fron-
tière, les nazis pourraient nous tirer dessus.

Ils finissait de parler lorsque nous aperçûmes une
petite troupe d'hommes qui arrivait à notre rencon-
tre. Nous reconnûmes les deux gendarmes que nous
avons laissé de faction devant la caverne. Ils pou-
saient devant eux quatre hommes enchaînés, quatre
contrebandiers penauds.

— Il a été très facile de les arrêter, dit un gen-
darme. Ils se sont amenés en peinarde, au Vieux
Chêne, sans se douter de rien. On s'est contenté de
leur mettre nos revolver sous le nez.

— Ouf! la journée est finie, s'exclama le lieuten-
nant Rondart. La journée! C'est deux journées sans
dételer qu'il faut dire. Eh! bien, ajouta-t-il en
s'adressant à moi, vous désiriez des aventures. Je
crois que vous avez été servi, camarade!

— Je n'en demandais pas tant, dis-je. Du moins,
je connais maintenant les dangers que courent nuit
et jour, de Paris aux frontières, les courageuses sen-
tinelles de la loi.

R.-M. FREY et Henri DANJOU.

FIN

Copyright by « Détective » and R.-M. Frey et
Henri Danjou. Reproduction même partielle inter-
dite.

P. S. — Cette enquête ayant seulement pour but de montrer
le mécanisme des opérations de la gendarmerie française, nous
avons, à la demande des autorités de la gendarmerie, modifié
les noms des officiers et brigadiers qui ont facilité notre en-
quête.

Crimes d'autrefois

CRIMES ET MYSTÈRES
DES MERS

LE TROIS MATS DE L'ÉPOUVANTE

AUCUN navire ne porta autant, en lui, le malheur et la mort que l'*Alexandre*, grand voilier au long cours du port de Bordeaux. A quatre reprises déjà, la tempête, le feu et la fièvre avaient décimé ses équipages lorsqu'il bourlinguait, là-bas, sur les mers du sud. Et depuis son retour quasi-miraculeux de l'île Bourbon où, le 18 avril 1836, un typhon n'avait laissé de vivant à son bord que le capitaine Vivès, on le venait voir comme un objet d'épouvante dans l'anse de la Gironde où il était ancré.

Aussi les armateurs du trois-mâts eurent-ils une peine inouïe à trouver des hommes et un chef pour lui faire reprendre le chemin des Indes. Un célèbre coureur de mers, le capitaine Bouët, dit Du Bois, accepta pourtant.

Le trésor du capitaine

Le 10 juin 1837, le magnifique voilier, fier de sa mâture neuve, sortait de la Gironde. Le capitaine Bouët avait réussi à décider trois solides marins, qui avaient autrefois navigué sous ses ordres, à l'accompagner : le second Benoît Marsaud ; le lieutenant Morpain ; le maître Hervé. Le reste de l'équipage, composé surtout de jeunes gens, était d'une valeur douteuse. Parmi treize hommes, on comptait trois repris de justice : le pilotin Raymond, le matelot Bellegou et l'Anglais Richard Gording, une brute.

A l'aller, tout alla bien. Le 15 octobre, l'*Alexandre* arriva à Batavia où il embarqua une cargaison de café, d'étain, de tissus et de pierres précieuses. Les gemmes représentant à elles seules une valeur de 600.000 francs, furent serrées dans le coffre du capitaine. Puis le trois-mâts prit le chemin du retour. Après escale à Samarang, il sortit, le 28 novembre au soir, du détroit de la Sonde.

Mais dans sa cabine au trésor, le capitaine Bouët se sentait mal à l'aise. Benoît Marsaud, son second, autrefois si dévoué, avait contracté de fâcheuses habitudes d'intempérance et d'indiscipline. D'autre part, plusieurs matelots parmi les jeunes et les moins turbulents étaient malades, secoués par la fièvre des tropiques. Aussi le capitaine Bouët, s'enfermait-il tout le jour près du coffre aux gemmes, ne prenant son quart qu'au milieu de la nuit.

Cinq hommes à la mer

Le 27 novembre, à 4 heures du matin, l'officier venait de monter dans l'habitacle de pilotage. Raymond était à la barre. Soudain apparaissent Marsaud, l'Anglais Gording, les matelots Bellegou, Sandey, La Gardère. Tous se ruent sur le capitaine, le terrassent, le ligotent. Gording, avec un « han » sourd, le soulève alors à bout de bras et le précipite dans l'eau noire.

Attiré par ce bruit de lutte, le maître Hervé, qui venait de quitter le quart, remonte précipitamment sur le pont. Raymond quitte la barre et tire sur lui un coup de pistolet. La balle se perd dans le vent. Hervé court à la cabine du lieutenant Morpain, entraînant avec lui, au passage, le mousse Bailly.

— Il faut les abattre ! crie Hervé. Ils viennent de f... le capitaine à la mer !

Se munissant de couteaux, le lieutenant et le maître d'équipage, suivis du mousse, reviennent sur l'habitacle. Ils n'aperçoivent personne. Mais ce n'est là qu'un odieux guet-apens. De tous côtés des misérables surgissent et ceinturent les deux hommes. Le mousse, brutalement jeté à terre, assiste impuissant au carnage. Un poignard dans la tête, l'œil crevé, le lieutenant Morpain est à son tour passé par-dessus bord. Le malheureux s'accroche à une corde qui pend contre la lisse. Mar-

saud coupe aussitôt la corde et l'officier disparaît dans les flots.

Hervé a pu fuir vers l'avant de l'*Alexandre*. C'est une chasse hallucinante entre les mâts. Acculé dans une coursive, le maître se retourne bravement, retrousse ses manches et engage la lutte. Sandey s'approche : Hervé l'égorge d'un retournement. Mais il doit succomber sous le nombre. Un poignet à demi-coupé, la poitrine perforée à coups de burin, il s'écroule, en soufflant :

— Saleuds, vous pouvez maintenant m'envoyer aux requins !

— Allez-y ! crie Marsaud.

Et Hervé fut immédiatement noyé. La tuerie allait-elle s'arrêter là ? Hélas ! Marsaud ordonna d'amener sur le pont les malades : Audouy, Dosset, Joly, le Moyne.

— Allez-y ! dit encore Marsaud.

Dosset hurle lamentablement :

— Laissez-moi faire une lettre pour ma femme !

Gording et Bellegou le saisissent et le balancent dans le vide. Audouy gémit :

— Je suis des vôtres...

Gording, brute impitoyable, le prend à bras le corps et l'envoie dans les vagues. Joly et le Moyne murmurent :

— Dépêchez-vous ! Crever de la fièvre ou crever dans la flotte, on s'en fiche. Mais dépêchez-vous...

Gording, Marsaud et les autres hésitent. Le second hausse enfin les épaules :

— C'est bon ! Laissez-les !

Et il s'éloigne vers la cabine du capitaine Bouët, suivi de ses tueurs. Le pillage des diamants et la plus crapuleuse orgie commencent. Les cinq assassinats n'ont pas duré une heure.

Le septième cadavre

L'ivresse sanglante dura une semaine. Puis, quand toute la provision du bord en alcool et en genièvre fut en partie épuisée, Marsaud qui avait endossé l'uniforme d'apparat du capitaine Bouët songea enfin aux responsabilités et au moyen de s'emparer du voilier et de sa riche cargaison. Une tempête étant survenue au cours de la nuit du 2 décembre, Marsaud ordonna de fausses manœuvres afin de désespérer le navire. Mais la tornade n'ayant pas assez mis le vaisseau à mal, à son gré, il fit jeter l'habitacle à la mer, briser la roue du gouvernail et pratiquer une voie d'eau à bâbord.

Gording devenait inquiet. Il prétendait que Marsaud et lui devaient seuls survivre à bord et, mettant ses volontés à exécution, il précipita le Moyne, le rescapé du carnage, par-dessus le bastingage. Il s'appropriait à noyer ainsi tous ses complices quand Marsaud comprit le danger de conserver avec lui cette brute sanguinaire. Après avoir enivré copieusement Gording, il l'envoya amurer la bonnette de hune avec le matelot La Gardère. Ce dernier se chargea, d'un croc en jambe, d'expédier à son tour l'Anglais au royaume des requins. Gording, indomptable, nagea près de trois heures derrière l'*Alexandre*, hurlant :

— Repêchez-moi ! Je vous jure que je ne boirai plus...

Mais on le laissa glapir et, vers le soir, on vit un squelette happer à l'épave.

Maître unique du trois-mâts, Marsaud s'occupa de justifier la disparition de tant d'hommes et de s'assurer le silence des autres. Il rédigea donc sur le livre de bord, à la date du 2 décembre 1837, une longue version de la tempête que le voilier avait subie ce jour-là, expliquant avec naturel et abondance de détails comment

La guillotine fut dressée dans l'Arsenal de Brest où trois exécutions eurent lieu



L'Anglais Gording prit l'initiative de s'emparer du trésor ; et il suggéra à l'équipage d'assassiner le capitaine et plusieurs autres compagnons qui « gênaient »

des vagues monstrueuses avaient successivement emporté deux officiers et cinq matelots. Puis, sous la menace de ses pistolets, il contraignit tous ceux qui restaient sur l'*Alexandre* à signer cet audacieux rapport. Ainsi tous étaient liés à son sort et réduits à se taire.

Bordeaux avec un nouvel équipage de déserteurs anglais. Il emmenait également plusieurs prostituées créoles pour tromper les ennuis du voyage.

Guillotiné au bagne

On pense bien que l'idée de Marsaud n'était pas de rentrer en France. Il se renseigna auprès d'un matelot américain qu'il avait embarqué secrètement et sut, par lui, qu'il n'y avait pas de consul français à Newport. A cet effet, il gratta le mot Bordeaux sur son livre de bord et lui substitua le mot Boston, via Newport. L'*Alexandre* entra dans ce premier port le 20 mai 1838.

Là, contre son attente, Marsaud se heurta au vice-consul Gouraud-Fauvel, tout récemment nommé. Notre représentant diplomatique trouva bien étranges les déclarations du capitaine en second de l'*Alexandre* et interrogea longuement le petit mousse Bailly qui en sanglotant, lui avoua l'épouvantable tuerie dont il avait été le témoin.

Notre vice-consul fit immédiatement arrêter Marsaud et le pilotin Raymond. Mais, grâce aux pierres précieuses et à l'or qui gonflaient ses poches, le misérable parvint à soudoyer les autorités de Newport et fut remis en liberté avec son complice. Les deux hommes s'enfuirent à New-York. Retrouvés par le consul français de cette ville, Marsaud et Raymond furent enlevés de force à la barbe des autorités américaines qui se refusaient à les livrer, et ramenés en France sur un navire de l'Etat.

L'émotion soulevée dans le pays, principalement dans les régions de l'ouest, était telle, que l'on décida de juger séance tenante les deux pirates. Marsaud et Raymond furent condamnés à mort par le tribunal maritime de Brest, le 16 mars 1839. Tous leurs complices en fuite le furent également par contumace. Raymond obtint sa grâce en raison de ses aveux tardifs.

Le 11 mai suivant, Benoît Marsaud était guillotiné, à Brest, dans l'Arsenal, sur la place du Château. Mais cette exécution provoqua un gros scandale. Les autorités de la ville avaient, en effet, décidé de l'emplacement de l'échafaud, au centre de l'Arsenal, sans en référer aux autorités militaires. D'autre part, le bourreau et les deux aides qui avaient procédé à l'exécution n'étaient autres que trois forçats du bagne de Brest, et M^e Dein, le défenseur de Marsaud, protesta vivement au ministère de la Justice d'avoir vu un civil livré à des condamnés et décapité au milieu d'un millier de forçats à genoux autour de la guillotine. Car Marsaud avait tout bonnement été exécuté dans l'Arsenal de Brest à la façon des bagnards et par leur propre bourreau.

Ce fut, par contre, l'exécuteur des hautes-œuvres de Quimper qui vint, le 16 décembre suivant, trancher la tête du matelot Bellegou, sur la place du Marché-aux-Toiles, à Brest, en pleine ville cette fois. Bellegou fut le troisième et le dernier des assassins de l'*Alexandre* qui purent être capturés. Tous les autres surent échapper au châtement.

Quant au trois-mâts maudit, ramené à Bordeaux en 1840, il fut transformé et débaptisé. Mais sous son nouveau nom, la *Belle-Alice*, il n'eut pas plus de chance. Il brûla et coula, le 8 juin 1842, au large de Montevideo, provoquant encore la mort de quinze braves marins.

Emmanuel CAR.

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle?

LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE
ALAPORTÉE DE TOUS

Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique

Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste

PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)

P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR
(Traité d'Éducation Intime)

MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE

Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS - 14^e

LES CHEVEUX BLANCS
sont les rides de la chevelure

CLAIROL
le shampoing qui teint
les fera disparaître

FACILITÉ — SÉCURITÉ
EXIGEZ-LE DE VOTRE COIFFEUR

ou renseignements :
CLAIROL, 24, r. Joubert, Paris

LE BAIN INTESTINAL

Tous les avis médicaux concordent : une cure de bains intestinaux (Entéro-Cure), c'est la désintoxication complète de l'organisme et la guérison de la constipation.

Cette cure et ses effets ont fait l'objet d'un livret très détaillé et très illustré (brochure M. intitulée *L'Hygiène de l'intestin*) que le Centre d'Entéro-Cure, 9, faubourg Saint-Honoré (Anj. 54-50), envoie à tout intéressé (joindre simplement 1 franc en timbres pour couvrir les frais d'envoi).

TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRIN

VIN NATUREL

ACCORDÉONS — Instruments de musique

MEINEL & HEROLD
Fr. 789

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov).
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

NARCISSE BLEU
COLOGNE LOTION
EXTRAIT Poudre
ROUGE-LEVRES
MURY

240 fr. le mille adres. main et gr. gains à corr. Répondons gratis à dem. rens. Ecrire : Ets Natan, Boite 55, Paris (8^e).

CONCOURS
5000 jolies Bicyclettes
seront distribuées

Gratis sans frais

Homme ou Dame

Ce concours est institué dans un but de vaste propagande et pour faire apprécier la qualité de notre Marque. La remise de ces cadeaux aura lieu gratuitement parmi les lecteurs reconstituant le document ci-dessous.

Rien à payer ni aucune obligation d'achat pour participer à ce concours.

Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse au **CONCOURS de la MANUFACTURE, Rayon 155, Rue Malebranche, Paris**

VOUS EN AVEZ BESOIN

Avoir un "CHRONO" n'est pas un luxe, mais une nécessité.

Grâce à notre service d'études et à notre vente directe, il vous est dès maintenant possible d'avoir le chronographe simplifié **ALTA** donnant l'heure au 1/5^e, les vitesses et les rendements.

Formé d'un élégant boîtier chromé, à verre incassable, préservant efficacement un mouvement sûr et robuste, il est vendu pendant un temps limité, muni de son Bulletin de Garantie de 5 ANS, numéroté et enregistré aux prix exceptionnels

Modèle de poche **32^F**
Modèle bracelet 49 fr.

Envoi contre remboursement
D. ALTA 120, rue de Rivoli Métro Châtelet PARIS

FORCE SANTÉ VIGUEUR
par **L'ÉLECTRICITÉ**

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER par la SANTÉ.

L'Institut Moderne du Dr. M. A. Grand à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GRAND, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 4.50 — Cartes fr. 0.90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE : **SYSTÈME NERVEUX.**
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE : **ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.**
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE : **MALADIES DE LA FEMME.**
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE : **VOIES DIGESTIVES.**
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE : **SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.**
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

LE SUCCÈS assuré EN TOUT
par le réel et puissant pouvoir magique et radiesthésique de la **PIERRE DE CROIX** Garantie naturelle

Chacun connaît les merveilleuses vertus irradiantes de la « Pierre de Croix » mentionnées dans les dictionnaires (voir *La Rousse, volume 7 : Staurotide*), décrites dans divers ouvrages et revues scientifiques, et démontrées et prouvées scientifiquement : il est donc inutile de rappeler ici les influences certaines de cette rarissime pierre naturelle et magique et de rappeler que, par suite de son mystérieux pouvoir radio-actif, elle procure, à ceux qui la portent, une santé resplendissante, des forces naturelles et occultes nouvelles, et une assurance qui force infailliblement le succès en tout.

Aussi nous nous contentons d'informer les lecteurs de ce journal que nous disposons, actuellement, de quelques centaines de ces pierres naturelles brutes, que nous cédon, pour le prix exceptionnel de 40 francs (ou montées en bague or massif 18 carats, ou breloque, pour le prix de 185 francs, ou montées en argent pour le prix de 115 francs).

Cette annonce s'adressant particulièrement aux personnes qui possèdent un certain degré d'instruction, aux personnes sensées et qui réfléchissent, nous jugeons inutile d'insister sur tout le sérieux de cette annonce en leur recommandant de ne pas confondre la « PIERRE DE CROIX », pierre magique naturelle, avec des présentations similaires, so-disant mystérieuses, mais artificielles et fabriquées en série.

Les envois ne sont assurés que dans la limite du stock actuellement disponible.

La « PIERRE DE CROIX » est toujours envoyée accompagnée d'un sachet, de sa devise, et d'un ouvrage documentaire relatif à son origine et à ses incontestables propriétés spéciales. Tous nos envois sont faits discrètement, sans marque extérieure.

Adresser votre commande, accompagnée de son montant, à **François D. MAJOIS, Minéralogiste 53, rue La Bruyère — PARIS (9^e)**

Des Cadeaux bien personnels, exclusifs, originaux à des prix sans comparaison

104 CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS

Pour la Publicité dans "DÉTECTIVE" s'adresser à **G. BALLY**
50, rue de Châteaudun, Paris (9^e)
Trinité : 81-12

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

LA JUSTICE

GRANDS PROCÈS

Un drame dans la Mer Rouge



Corbaz, ingénieur chimiste, qui tenta de tuer son ex-fiancée, a été condamné à cinq ans de réclusion.

Deux faux-monnayeurs italiens : Ramiera Cecili et Emilia Tuzzoli ont été condamnés à 7 et 5 ans de réclusion.



Cette jeune fille, gâtée par la fortune, s'est-elle suicidée, après avoir été violée sur le paquebot?

Cest vraiment un drame immense, par son pathétique rare, son mystère, l'effroi dont il a marqué ceux qui l'ont vécu.

Dans le style sec qui convient à un exposé des faits (où rien que le fait importe, dégage de tout ornement), le drame apparaît par ces simples lignes d'un document judiciaire :

« ...Le 9 septembre 1932, Mlle Hélène X..., fille d'un important industriel parisien, partait à bord du *Félix-Roussel* pour une croisière aux Indes et au Japon que lui offrait sa famille.

« Elle n'avait pas trente ans et paraissait heureuse. Onze jours après exactement, elle disparaissait en mer par le travers de Port-Soudan.

« Son cadavre ne fut jamais retrouvé. »

Quatre phrases, mais qui retentissent au fond des cœurs d'une résonance poignante, qui appellent une tendre pitié pour cette jeune fille, disparue en mer.

Comment cette jeune fille, gâtée par la fortune, voguant vers les terres d'Orient dans cette heureuse croisière que ses parents lui avaient offerte, chargée de recommandations toutes spéciales pour les autorités du bord, avait-elle pu disparaître ainsi ? Un crime ? On y avait pensé, mais l'enquête ne sembla pas permettre cette hypothèse... Suicide ? Peut-être.

Il fallait chercher. Le père de la jeune fille, après le choc initial, quand il connut la nouvelle de la mort, entreprit de reconstituer les événements, de refaire le voyage — son calvaire !

On interrogea les officiers, des passagers, le personnel du bateau : les témoignages furent parfois contradictoires, des étrangetés apparurent. Une plainte fut déposée. Elle aboutit à un non-lieu ; mais un procès civil en 600.000 francs de dommages-intérêts a été intenté par le père. Et c'est tout le drame qui sera prochainement évoqué à la barre de la 1^{re} chambre du tribunal de la Seine, par M^e Maurice Garçon.

On revit par la pensée l'instant — toujours mélancolique — du départ de Paris. La jeune fille quitte ses parents, sur le quai de la gare de Lyon, dans le rapide qui l'emporte à Marseille. Larmes et sourires, signes de la main et du mouchoir... Le 9 septembre, elle s'embarque sur le *Félix-Roussel*.

Ses impressions, elle les note dans une lettre datée du 12 septembre qu'elle écrit à ses parents, alors qu'elle n'est pas très éloignée de la côte d'Égypte.

Certains détails insignifiants l'ont frappée : les cigarettes sont placées dans des boîtes de fer blanc, à cause de la chaleur que l'approche de l'Afrique annonce. Elle danse un peu, dans la soirée, le commandant « un bon papa » est vraiment gentil pour elle, la table est excellente... Dix pages sont ainsi tracées ; une impression de contentement enfantin s'en dégage.

Et c'est là précisément que réside le mystère et l'angoisse.

Car, à deux jours d'intervalle, le 14 septembre, de

CHRONIQUE DU CHATIMENT

LES jurés de province continuent à maintenir leur tradition de sévérité en matière de cambriolage : à Rouen, Marcel Martin, redoutable malfaiteur qui, à l'âge de trente-huit ans, collectionne déjà quinze années d'emprisonnement, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité ; il avait, avec deux complices demeurés introuvables, dévalisé une bijouterie à Sotteville et la perception de Petit-Quevilly.

Plus indulgent, malgré ses « retours de bâton » occasionnels, le jury de la Seine : huit mois de prison à Etienne Kerhino, dit « le Balafré » qui, d'un coup de canif dans le ventre, répondit à l'insulte de Riquet, dit « Libouhan » et le blessa mortellement.

La finance a « donné » pas mal, la semaine passée. Devant les assises de Douai a comparu Georges Manesse, ancien banquier à Valenciennes, accusé de tous les crimes et délits qu'un banquier peut commettre : faux, escroquerie, recel. Cinq ans de travaux forcés. En Charente, le krach de la banque de Villepreux, de Confolens s'est terminé devant le tribunal correctionnel d'Angoulême par la condamnation de Jean de Villepreux à deux ans de prison, et de ses démarcheurs Edmond Lacourcelle et Jean-Marie Chairon, à dix-huit et quinze mois de prison respectivement.

Cependant qu'à Paris, l'ancien président du Conseil François-Marsal répondait devant la 11^e Chambre du tribunal de diverses inculpations relevées dans sa gestion de l'*Electro-câble*.

C'est encore presque un financier que Charles Voyant : receveur des hospices d'Argenteuil, ancien secrétaire de l'Association des conseillers municipaux de Seine-et-Oise, il détourna une centaine de mille francs. Quatre ans de prison.

Toujours à Versailles, une mère indigne, la veuve Maria Bernot, qui dépensait à boire tout son argent et laissait sans soins sa fille âgée de dix ans, a été condamnée à six mois.

Un drame mystérieux devant la cour d'assises du Nord : Georges Redan, horticulteur à Flers-Lille, accusé d'avoir tué sa mère ; sa femme était poursuivie comme complice ; tous deux furent acquittés.

Acquitté aussi, Albert Pouzit, ancien garde républicain, devenu propriétaire d'un café à Saint-Gratien qui tua l'amant de sa femme, trop aimable cabaretière avec les clients : ce drame passionnel, qui comportait de larges circonstances atténuantes s'est terminé par un acquittement.

La cour d'assises de l'Isère a condamné à dix ans de réclusion un Italien Giuseppe Ruggeri, qui, à Voiron, avait commis des actes ignobles sur ses enfants. Bonne justice !

Port-Saïd, sa première escale, elle lance un radio : Très gravement atteinte par situation rendue impossible à bord et même escales. Prière aviser pour moi.

Dans l'esprit de cette jeune fille, dont la lettre du 12 septembre dénotait le parfait équilibre, un événement mystérieux, mais grave, a provoqué un bouleversement intense.

Sur le *Félix-Roussel*, on avait remarqué sa réserve (qui n'était peut-être qu'une forme de timidité toute naturelle), mais rien de plus.

Et voilà brusquement qu'à Port-Saïd toute cette joie du beau voyage a cessé et qu'elle veut rentrer en France, auprès des siens, qu'elle a peur, que « la situation est impossible ».

Elle insiste pour descendre à la prochaine escale, qui est Djibouti. Le commandant du *Félix-Roussel* écrit à son collègue du *Porthos* qui rapatriera la jeune fille. Il insiste sur son état de santé et lui recommande de faire régler un service de surveillance autour d'elle de façon à prévenir tout accident.

Mlle X... descend à Djibouti, où elle passe vingt-quatre heures chez l'agent de la compagnie de navigation. Puis, une modification se produit dans le programme du retour : ce n'est pas le *Porthos* qui va ramener la passagère, mais l'*Explorateur-Grandidier*, qui doit quitter Djibouti avant le *Porthos*. Elle est donc embarquée sur le *Grandidier* ; le capitaine du navire reçoit la lettre qui était destinée au commandant du *Porthos*.

Le 20 septembre, le bateau lève l'ancre. Tout le monde, à bord, est prévenu de l'état de la jeune fille, neurasthénique, (mais toujours, on se demande pour quel motif ?) qu'on doit distraire et entourer. Tout le monde est au courant : les officiers, le maître-d'hôtel, la femme de chambre, sauf deux personnes, le médecin et le veilleur de nuit.

Pourquoi ? Si quelqu'un devait être alerté, c'était bien le médecin du bord. Cet étrange oubli sera justement souligné dans le procès.

La soirée du 20 septembre est calme : Mlle X... a refusé l'invitation que lui a faite le commandant de dîner à sa table. Elle rentre dans sa cabine où on lui porte des fruits, mais elle ne mange qu'une mandarine. A huit heures, la femme de chambre fait les couvertures, demande les ordres pour le petit déjeuner du lendemain... « On verra », lui répond-elle.

Dans la nuit, vers deux heures ou deux heures et demie, le musicien Popkoff entend distinctement un bruit semblable à celui d'un corps qui tombe à la mer. Et, le lendemain matin, on trouve la cabine de Mlle X... éclairée et vide ; des papiers déchirés, des feuilles d'un carnet intime où la disparue a noté son désespoir.

Sur les paquebots de la ligne, en effet, le bruit a couru que Mlle X... avait été violée cette nuit-là. Mais l'enquête judiciaire n'a pas apporté de certitude.

Pour l'instant et dans l'état actuel du dossier, le malheureux père se contente de réclamer réparation, avec les renseignements qui lui ont été donnés.

Il s'étonne que, malgré le radio du 14 septembre, on ait laissé continuer le voyage, alors que la jeune fille exprimait la volonté formelle de retourner en France. Il s'étonne du manque de précaution sur l'*Explorateur-Grandidier*.

Si vraiment son état de santé était tel qu'il justifiait la lettre d'avis du commandant du *Félix-Roussel* à son collègue du *Porthos*, les autorités du bord auraient dû multiplier les mesures de protection.

Faute, négligence, imprudences : sur ce thème de pur droit civil, M^e Maurice Garçon saura développer le récit d'une des causes les plus poignantes qu'un tribunal aura jamais entendue.

Jean MORIERES.

M^e Maurice Garçon développera le récit d'une cause poignante. Saura-t-on comment mourut la passagère du « Félix-Roussel » ?



DES HOMMES

PETITES CAUSES

L'EXCUSE DE RÉCONCILIATION

EN matière de divorce, le Code laisse toujours, si l'on peut dire, la porte ouverte à la réconciliation.

Rien ne plaît tant à la loi (être symbolique, que cette loi écrite) que de voir se rapprocher dans une tendresse perdue puis retrouvée les époux; on peut divorcer facilement, comme chacun sait, mais il vaut mieux rester unis.

La réconciliation, c'est, au point de vue juridique, quelque chose comme l'éponge qui, au tableau noir, efface les inscriptions. On a pardonné une incartade, un coup de poing, une parole malsonnante, c'est fini; on ne peut plus revenir sur le pardon, à moins que l'époux coupable ne récidive et dans ce cas, pour son nouveau péché, il sera condamné. Entendez par là qu'il perdra son divorce. Mais s'il ne récidive pas...

La question se débattait l'autre jour à la 4^e chambre du tribunal civil de la Seine. Madame voulait divorcer. Son mari l'avait trompée abondamment. De cela, on ne pouvait douter, en écoutant la lecture de lettres suggestives, écrites par l'infidèle à sa maîtresse. Comment ces lettres étaient-elles parvenues en sa possession? Il serait trop long de le dire. Au surplus, il ne s'agissait pas de cela.

Mais bien de savoir si madame, malgré les « armes » accablantes qu'elle détenait contre son mari, pouvait espérer triompher dans le combat judiciaire.

Monsieur reconnaissait (comment eût-il pu nier?) ses infidélités passées. Oui, il avait couché avec Ninon — la maîtresse s'appelait Ninon et l'histoire lui donnait une célèbre marraine dans sa vocation amoureuse — mais sa femme lui avait pardonné.

La date était d'une importance capitale.

Car, plusieurs mois plus tard — alors qu'une séparation de fait était intervenue entre les époux — madame avait accepté de venir deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, dans la garçonnière qu'il avait louée.

Ainsi, le problème était complètement modifié: peu importait la liaison du mari. Rien n'établissait (bien que cela fût « moralement » certain) qu'il eût continué à avoir Ninon pour maîtresse. Mais par contre, il était établi par d'autres témoignages que la femme légitime avait pris pour amant son mari, dans le cadre intime et très adapté d'une garçonnière.

Et dès lors, la question était la suivante: une femme qui aurait eu toutes les raisons du monde de demander le divorce à son profit peut-elle encore l'obtenir, s'il est démontré qu'elle a continué à avoir des relations extrêmement intimes avec son mari?

En un mot, cette intimité sentimentale n'est-elle pas l'expression du pardon?

Madame, tandis que l'avocat du mari, M^e Guillaume Hanoteau, développait ce raisonnement, sentit son dossier peu à peu s'évanouir.

Car la rouerie de l'époux avait été complète: après avoir donné à sa femme les cinq à sept réconfortants, il lui avait fermé sa porte. Et, de dépit, la femme avait lancé l'assignation en divorce. Comme elle n'avait pas d'autres griefs à invoquer contre lui que l'adultère, elle se trouvait maintenant désarmée.

Et, malgré tout le talent de M^e Charles-Ambroise Colin, la 4^e chambre débouta la demanderesse, en relevant l'excuse de réconciliation.

M^e Charles-Ambroise Colin. - Un aspect de la salle d'attente des divorces. - M^e Guillaume Hanoteau.



UNE DÉMONSTRATION

A LA PORTE des Folies-Bergère, le 21 août 1935, le spectacle de la rue attirait autant de monde que celui qu'indiquaient les affiches, à l'intérieur de l'établissement.

Une femme d'une quarantaine d'années, blonde et grasse comme un Rubens, mais moins placide que ses modèles, dansait à la manière d'une inspirée de Satan, d'une de ces sorcières du moyen âge dont l'imagerie populaire nous a transmis les traits, avec leurs contorsions échevelées, leurs gestes obscènes, avant d'en arriver à l'acte définitif avec le bouc...

Les badauds, les enfants regardaient. Et trois agents survinrent qui emmenèrent la danseuse au poste et dressèrent « du tout », comme dit la loi, procès-verbal. Le document est savoureux:

« Cette femme, écrivirent les trois représentants de l'ordre et de la morale publique, nous paraissait en état d'ébriété et très surexcitée. Elle chantait à tue-tête, et dansait en retroussant ses jupes sous ses bras, laissant voir ainsi une partie pilleuse (sic), et son derrière, bien entendu, qu'elle ne portait pas de pantalon (re-sic).

On admirera la force et l'évidence du raisonnement. Et le procès-verbal ajoutait: Un groupe d'enfants était présent à cette démonstration (re-ré-sic), et plusieurs personnes indignées de ces agissements...

En cours de route, pour reprendre le mot du président de la Chambre, le jour où Vaillant y avait lancé sa bombe, la séance continua. La femme, solidement encadrée et tenue par la poigne rude des trois

gardiens, n'avait cessé de « démontrer », par le jeu frénétique du relèvement de sa jupe, que seule sa chevelure était blonde.

— Je suis très énervée! dit-elle au commissaire.

On s'en était douté. Mais l'excuse des nerfs malades n'était pas suffisante. En tout cas, la prudence commandait pour parer au danger d'un emportement trop vif ou d'une sensibilité exaspérée, de porter des « dessous »: Légères « frivolités », frêles protections de crêpe de Chine blanches ou bleues ou roses, mais qui eussent suffi à cacher aux yeux des gardiens de la paix et des passants de tous les âges les sombres repliements du jardin secret.

Donc, la dame avait eu le grand tort de ne point porter de pantalons.

Et de cet oubli, elle répondait samedi dernier devant la 12^e chambre correctionnelle.

« ...Je suis sortie avant-hier de l'asile, où j'ai passé quatorze mois », dit-elle.

— Et maintenant, vous êtes tout à fait rétablie? interrogea le président.

— Je vais très bien, monsieur le Président, je vous remercie.

Tout ce dialogue dit sur le ton de la conversation mondaine, avec ses politesses de style.

La dame, pendant que son sort se décidait, restait très digne, silencieuse.

— « Attendu que la prévenue était en état de démence au moment des faits; vu l'article 64 du Code pénal... »

Madame, vous êtes acquittée, mais ne recommencez pas, sinon, vous retourneriez à Sainte-Anne!

— Oh! Monsieur le Président, vous n'y pensez pas.



David Frankfurter, le meurtrier du chef des nazis en Suisse, devant la Cour de Justice de Berne.

M. Harry Baur, dans un de ses derniers rôles: plaideur à la 7^e Chambre contre une grande firme de cinéma.



COURRIER JURIDIQUE

R. F., Vaucluse. — Nous craignons qu'une plainte en escroquerie ne vous donne pas de résultat, car le délit n'est peut-être pas, juridiquement, très caractérisé. Il est certain que le procédé employé est incorrect, que leur prospectus prête à confusion par l'équivoque qui y est contenu. Vous pourriez adresser néanmoins une dénonciation au procureur de la République de Mulhouse. Un procès devant le Tribunal de commerce réussirait très probablement, mais cela vous occasionnera quelques frais.

Léonce H., Le Mans. — Reçu votre lettre, ainsi que le double de la requête au garde des Sceaux. Nous ne pouvons qu'attendre la réponse de la chancellerie que vous nous communiquerez.

Th. G., Toulon. — Vous avez eu raison d'écrire au liquidateur judiciaire de la société. Envoyez-nous son nom. Il n'est pas possible actuellement de vous dire les résultats de la liquidation et, par conséquent, si vous avez des chances d'être remboursé.

Une Parisienne perdue. — Votre projet est généreux et nous ne pouvons que l'approuver sans réserves. Ecrivez à M. Baffos, président du tribunal pour enfants, 36, quai des Orfèvres, Paris. C'est un magistrat humain qui pourra vous indiquer l'œuvre la plus digne de recueillir le don.

En ce qui concerne la première question, notre réponse est négative: l'acte d'abandon de l'enfant est nul, d'une nullité absolue, et le papier timbré ne change rien à cette règle.

Pierre M., Nancy. — La condamnation avec sursis (et même si elle avait été sans sursis, la réponse serait identique) prononcée en 1916 aurait dû être effacée du casier judiciaire, puisque vous avez passé plus de trois mois dans une unité combattante. La loi d'amnistie de 1921 doit concerner votre cas. Adressez une réclamation au garde des Sceaux.

Eugène S., Strasbourg. — Le délai d'épreuve est bien de trois ans, comme nous vous l'avons dit. L'article 620, paragraphe 4, du Code d'instruction criminelle, modifié par la loi du 3 juillet 1852, est le texte applicable en la matière.

Vous pourriez saisir d'une requête le tribunal correctionnel de Mulhouse, pour obtenir la confusion des deux peines avec sursis.

Amours désunies, Angers. — La réhabilitation ne concerne que les condamnés à des peines correctionnelles ou criminelles, et non les êtres sains d'esprit que la méchanceté ou la cupidité de leurs proches ont fait enfermer.

Demandez donc à être examiné par un médecin psychiatre, qui établira que vos facultés mentales sont intactes.



Le brigadier-chef Maizaud, de la Police Judiciaire, trouvera-t-il à Vincennes le secret qu'Adénaïd paraît avoir caché ?

Le début de la rue de Vaugirard, entre le boulevard Saint-Michel et le Sénat, est assurément l'un des coins de Paris que l'on s'attend le moins à voir déshonoré par le crime. C'est là pourtant que s'est déroulé, l'autre soir, le drame particulièrement pathétique dont fut victime le dentiste arménien Setrak Sassonni, abattu, comme on le sait, par Mme Propior Sarafian, la mère d'une jeune fille à laquelle il avait odieusement ravi l'honneur.

Setrak Sassonni partageait son appartement avec le seul membre de sa famille qui eut, naguère, échappé au massacre des Arméniens par les Turcs : son frère Arnem. Celui-ci rentrant au milieu de la nuit, remarqua ce soir-là que la lumière filtrait encore sous la porte du cabinet dentaire de Setrak. Il entra, prêt à demander comme à l'accoutumée :

— Alors, vieux frangin, ça va ? Pas trop fatigué de ta journée ?...

Mais la familière question lui resta en travers de la gorge, comme si une main invisible et terrible la lui eut soudain empoignée. Quel atroce saisissement ! Quel hallucinant spectacle s'offrait à sa vue ! Là, au pied du bureau, sur le plancher inondé de sang coagulé, Setrak gisait inerte.

La corpulente victime étant vêtue de son pardessus, Arnem comprit que son frère ne s'était pas suicidé. Il était tombé sous les balles d'un assassin.

La mystérieuse affaire

GAROLA

a rebondi cette semaine d'éclatante façon.

Nous serons en mesure

JEUDI PROCHAIN

de révéler tous les secrets de ce drame et de l'enquête de la police

qui l'avait abattu probablement au moment où il allait partir dîner à son restaurant habituel, au carrefour de l'Odéon. D'ailleurs, un revolver démodé, que le témoin ne connaissait pas, était posé sur le bureau, tout à côté du téléphone. La mort tragique du dentiste relevait donc nettement du crime.

L'enquête fut confiée à l'actif brigadier Maizaud, que sa brillante carrière a classé parmi les plus habiles policiers.

Il entendit, bien entendu, en premier lieu, le frère de la victime et ses plus proches amis, qu'Arnem avait d'urgence informés de son cruel malheur. Et sur la foi des déclarations de ces premiers témoins, l'enquête fut tout d'abord orientée dans l'axe de la politique.

— Notre malheureux Setrak, expliquaient son frère et ses amis, était, outre le représentant de la II^e Internationale auprès de la colonie arménienne immigrée en France, l'un des champions les plus dévoués à la cause de notre malheureux pays. Vous savez que les quatre cinquièmes de la superficie de celui-ci sont annexés à la Turquie. Nous y étions un million. Il n'y reste plus que soixante mille des nôtres. Les massacres, les expulsions ont décimé notre race, l'ont obligée à se disséminer à travers le monde, à se réfugier notamment, en grande partie, dans votre généreux pays. Là, notre cher et grand Setrak, avait retrouvé le terrain d'activité politique à la mesure de son intelligence et de sa foi. Il avait consacré sa plume et sa parole à sa patrie inhumainement démembrée. Il publiait dans notre journal *Haratsch* (En avant !) de courageux articles pour exposer, soutenir et défendre nos revendications nationales. Il est mort victime de quelque turc ou de quelque fasciste...

Mais la découverte d'un minime indice, d'un rien, d'un mégot de cigarette marqué de rouge à lèvres, trou-

suffoquait. Mais, retrouvant le souffle, elle poursuivit :

— Voilà deux mois que l'abominable forfait a été commis. Depuis, bien qu'elle s'obstinât à garder son cruel secret, je m'apercevais de jour en jour que la santé de ma pauvre enfant s'altérait. Son beau-père, mon second mari, Righoros Sarafian, typographe au journal arménien *Nor Yorguir*, constatait également les progrès de la singulière « maladie » de ma fille et partageait mon anxiété croissante. Aimant Adénaïd comme sa propre enfant, il fut d'ailleurs si affecté de la voir en proie à de continuels malaises qu'il en fut à son tour déprimé jusqu'à en perdre le goût de composer des poèmes, dont il a déjà publié plusieurs plaquettes ! A bout d'anxiété, nous convinmes de consulter le médecin. Je fus le trouver, dimanche, et il me promit d'examiner ma fille le lendemain. Hélas ! je ne devais pas attendre jusque-là pour apprendre la douloureuse vérité. Pendant ma course chez le praticien, Righoros avait une dernière fois interrogé notre fille avec insistance. Elle avait compris que l'examen médical nous renseignerait sur la nature de l'altération de sa santé. Elle s'était donc résignée à dévoiler à son beau-père sa désolante misère ! Quand je rentrai, je les trouvai tous deux sanglotant, pleurant, me dirent-ils, le souvenir de la mère de Righoros, morte un an plus tôt, jour pour jour. Mais je ne me laissais pas abuser par ce charitable faux-fuyant. Je les har-

celais de questions pendant des heures, toute la nuit ; et enfin, à l'aube, j'appris, par mon mari, quel grand malheur nous avait frappés ! Sous prétexte de faire se gargariser ma petite, Sassonni, par lequel elle était soignée, lui avait donné un narcotique, afin de la souiller lâchement. Et, depuis lors, ma pauvre enfant portait en elle le fruit de son accablant déshonneur ...

— Alors, enchaîna M. Bru, vous vous êtes cru en droit de châtier vous-même le coupable ?

— Dans notre peuple, l'honneur des femmes est sacré, et quiconque le profane mérite la mort. Ma fille voulait elle-même venger sa honte et notre chagrin. Elle voulait ensuite se suicider comme avait tenté de le faire son beau-père (en s'entaillant le poignet avec son rasoir), au moment où elle lui avait révélé son secret. Mais j'ai voulu moi-même venger l'honneur de mon foyer. J'ai empêché ma fille de sortir, j'ai soustrait le revolver qu'elle avait caché dans son sac et, sous prétexte d'aller chercher des cigarettes, je me suis rendue chez Sassonni, où, pendant quatre heures, dans l'antichambre de son cabinet dentaire, j'ai attendu le moment d'être seule avec lui pour décharger sur lui mon revolver, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une balle dans le chargeur.

L'interrogatoire de la jeune Adénaïd confirma les propos de la mère vengeresse.

Entre temps, on avait d'ailleurs éta-



Mme Sarafian vengea l'honneur de sa fille en abattant le dentiste Setrak Sassonni, son compatriote arménien.

vaillé effectuée dans le cabinet dentaire de Sassonni, inspira aux enquêteurs une toute autre hypothèse que celle de la vengeance politique.

La clairvoyance du brigadier Maizaud avait décelé la piste qui, vraisemblablement, l'aurait bientôt conduit à l'arrestation de Mme Sarafian. Mais celle-ci prit les devants en venant, d'elle-même, se constituer prisonnière, dès le lendemain de son crime, dans le cabinet de M. Bru, juge d'instruction.

Ce fut une confession bien inattendue, mais combien poignante, que débita cette femme quadragénaire, pleine d'assurance et de dignité :

— C'est moi, dit-elle, qui ai abattu Setrak Sassonni. Je l'ai tué parce qu'il avait déshonoré ma fille, mon unique enfant, Adénaïd Pastermadjian, issue de mon premier mariage. Ma petite a dix-neuf ans. Je l'ai élevée dans les meilleurs principes. Je l'avais mise en pension à Neuilly...

La malheureuse mère dut interrompre un moment le pathétique récit, car, bien qu'elle fût résolue à dominer son émoi, le cœur ne lui obéissait pas aussi docilement que le cerveau et elle



LA VENGERE



bli que, si le dentiste, nanti d'une fort nombreuse clientèle, se doublait d'un militant politique plein d'ardeur, il était, par surcroît, tout aussi actif dans les entreprises sentimentales.

La plus marquante de ses éphémères liaisons avait été son mariage avec une compatriote retrouvée à Paris. Elle portait le doux prénom d'Eudoxie, mais ce n'en fut point assez pour retenir au foyer le volage époux. Du moins ne s'y plaisait-il que lorsque les amies de sa femme lui accordaient sous la table une cheville complaisante. Par contre, quand il n'avait que Mme Sassonni pour compagnie, il abrégait toujours le repas, prétextant l'inquiétude d'être en retard à son cours du soir ou à sa conférence politique. Aussi bien, il ne fallut pas plus d'un an (1931) pour que le mariage fût rompu.

Si Sassonni n'avait été qu'un déplorable mari, il n'eût été en somme qu'un homme comme beaucoup d'autres ! Mais la concupiscence l'entraînait à commettre de fréquentes indécisions.

Cette infidélité chronique lui avait valu, au reste, d'être quelquefois menacé par ses belles amies abandonnées. Entre autres, par une de ses dernières femmes de ménage, la sentimentale Rita, jeune Espagnole dont il avait un jour attendri l'âme sensible en lui racontant sa vie :

— Un homme qui a été aussi malheureux que moi a bien besoin qu'on l'aime, ma petite fille ! Jeune homme,

Le commissaire Guillaume communiqua aux reporters les premiers résultats de l'enquête, mais Dighoros Sérafián et sa belle-fille Adénaïd ont-ils dit toute la vérité?



à l'école Odontologique et c'est ainsi que trois ans plus tard j'obtins mon diplôme de dentiste et embrassai cette carrière qui devait me conduire à la réussite. Mais, sorti de tant de misères, de tant de luttes et de difficultés, il me manquait quelqu'un pour être heureux !

Rita, l'humble femme de ménage, crut qu'elle allait vivre un rêve inespéré en épousant son maître. Mais elle fut bientôt délaissée comme tant d'autres.

La jeune Espagnole se tirait pourtant

de l'aventure avec un moindre inconvénient que l'infortunée Adénaïd ! De même, ni l'ex-Mme Sassonni, ni une de ses innombrables rivales ne se virent promises à contribuer au repeuplement de l'Arménie, du fait de leur accointance avec le trop galant dentiste. Au surplus, ses amis les plus intimes dont un ancien président du Conseil *in partibus* d'Arménie, vinrent attester que Sassonni ne pouvait pas procréer, ayant contracté dans son orageuse jeunesse une maladie secrète accompagnée de graves complications qui l'avaient à jamais rendu stérile.

Dès lors on comprend difficilement la conception de l'enfant que la victime impute au dentiste Arménien ?

Cette triste énigme reste le secret d'Adénaïd Pastermadjian.

On peut se demander, d'autre part, pourquoi c'est à son beau-père que la jeune fille a fait sa délicate confession et qu'il en ait été accablé jusqu'à vouloir se suicider.

Noël PRICOT.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » Walter Gillet.)

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un reportage émouvant et pittoresque sur

LES BRULEURS DE DURS

par Jacques ROBERTI

l'auteur de ces œuvres pathétiques :

BELLES DE NUIT
ET

MAISONS de SOCIÉTÉ



j'étais instituteur à Rodosto, dans mon pays, entouré de mes parents et d'une nombreuse famille de braves gens. Mais la guerre vint et les revers qu'elle infligea aux Turcs décupla la haine mortelle qu'ils avaient contre nous, les Arméniens, captifs de leur domination dont nous souhaitions l'anéantissement. En 1916, un cruel édit voua notre race à l'extermination. Sauf moi, père et moi, toute ma famille fut massacrée. Ma mère et les trois aînés furent pendus devant moi ! Mais... c'est trop affreux ! Abrégeons ces atroces souvenirs. Dans quelle misère et quelle douleur je fus déporté à Damas. Je vous le laisse à imaginer ! Comment je parvins à m'évader pour gagner l'Égypte et m'engager contre les Turcs, dans l'armée du général Alembi, c'est une odyssée dont le récit nous entraînerait trop loin. Passons... J'arrive en France. C'est en 1921. Je suis pauvre, mais je suis ambitieux. De plus, je m'éprends pour Paris, cette ville si féminine, d'une irrémédiable passion. Je veux y trouver mon bonheur, m'y créer une place estimable. J'accepte donc des prêts d'argent et de très modestes travaux alimentaires pour pouvoir entreprendre mes études de droit. J'obtiens la licence ; mais la carrière d'avocat est trop encombrée pour me permettre de prospérer rapidement. Alors je tentai ma chance

ÉCOUTEZ

Moscou - Vatican - Barcelone - Zeesen - Normandie - Toulouse etc....

AVEC LE

GARANTI 2 ANS

SUB-6

6 LAMPES TOUTES ONDES
2 DOUBLES

590^F AU COMPTANT ou **55^F** PAR MOIS

Superhétérodyne 6 lampes toutes ondes (19 à 2 000) (3 gammes d'ondes) 6 nouvelles lampes américaines à faible consommation permettant le fonctionnement sur tous voltages.

Bobinages 465 kilocycles isolés à l'air, spécialement adaptés à la réception des ondes courtes tel que MOSCOU, BARCELONE, etc... Montage antifading et antiparasites. Puissant condensateur de filtrage, condensateur flottant. Grande musicalité par H. P. électrodynamique à membrane spéciale. Prise P. U. Ebenisterie ronce de noyer

DÉMONSTRATION TOUS LES JOURS MÊME LE DIMANCHE de 9 h à 19 heures CHEZ

SUB-RADIO

6, Rue Buffault - PARIS (carrefour Fg Montmartre & R. Lafayette)
Téléph. PROVENCE 98-81 Métro : CADET

Demandez sans aucun engagement de votre part l'envoi gratuit de notre catalogue illustré. Expédition franco d'emballage dans toute la France.

angle **52-54** Rue **LAFAYETTE**

ÉCOLE INTERNATIONALE
de DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

BRILLANT

BUHLER

FAIT TOUT BRILLER
- ARGENTERIE -
VITRES ET GLACES

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Nous voici au terme de notre étude sur la vie secrète des femmes nues. Josyane, l'héroïne de ce reportage, est devenue une danseuse d'un grand music-hall. Et, tandis qu'elle voit la chance lui sourire — une chance faite d'efforts tenaces, de travail acharné — tandis qu'elle mime chaque soir la joie et le plaisir, son cœur saigne douloureusement...

VII. — "Et roses, elles ont vécu..." (1)

D'ÊTRE devenue danseuse nue, et même une danseuse nue presque vedette, d'avoir franchi cet échelon dans la hiérarchie du music-hall, Josyane se croyait sauvée.

Elle se croyait sauvée parce qu'elle n'était plus l'obscur figurante de beauté, offerte en tas sur l'autel du Temple des illusions. Elle se croyait délivrée des périls tant de fois frôlés dans cette fournaise exaspérante de chaque nuit, dans cet infernal tourbillon de musiques et de lumières, si funeste aux nerfs, aux cerveaux mal trempés...

On lui avait dit si souvent :

— Celles qui « sortent » ne sont pas nombreuses : on peut les compter sur les doigts !

On lui avait cité l'exemple de Mlle Diana, qui, pour avoir posé, nue, pour un film, dans le parc de Versailles, passa telle Phryné devant les juges et qui, depuis, est devenue une comédienne célèbre.

Elle savait qu'Agnès Sourret avait fait du nu, avant d'aller mourir à Buenos-Aires, et que Mlle Raymonde Allain, autre prix de beauté, avait joué le rôle à seize ans, d'un modèle sans voiles de Benvenuto Cellini.

Elle connaissait les noms d'autres vedettes du genre, d'autres artistes qui avaient fait du nu au music-hall le signe d'une esthétique nouvelle, Mitty et Tyllio, Roseray et Capella, Edmonde Guy, Colette Andris. Et la renommée de Joan Warner, dont la pure et grave beauté avait fait récemment les beaux soirs de Paris, lui apparaissait comme la consécration même de ce culte renouvelé des cérémonies païennes de la Grèce antique.

Que fallait-il, en somme, pour être une danseuse nue appréciée ? Posséder d'abord le physique de l'emploi, c'est-à-dire être bien proportionnée, avoir une jolie poitrine, une croupe gracieuse et ferme, et, naturellement, savoir mettre tous ces trésors en valeur dans une série de mouvements harmonieux et bien réglés. Mais, songeait parfois Josyane, devait-elle rechercher, pour réussir, l'originalité, voire même le scandale ?

C'est la pauvre Colette Andris qui avait eu un jour l'idée de lancer le nu intégral, en exécutant une danse avec un ballon, qui tenait lieu de cache-sexe mobile. Mais, faute d'être autorisé en public, cette danse ne fut longtemps qu'un aimable jeu réservé à quelques intimes.

En vérité, il n'y avait pas à proprement parler de danseuses de nu intégral. Joan Warner put démontrer devant les juges qu'elle portait un imperceptible cache-sexe couleur chair, et le nu le plus audacieux est protégé, sur nos scènes de music-hall, par une mince bande de sparadrap collé au bon endroit.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 419.

Mlle Diana, aujourd'hui comédienne célèbre, passa, telle Phryné, devant le tribunal de Versailles.

Je n'ai connu, pour ma part, de véritable « burlesque », de véritable spectacle de nu intégral qu'à Buenos-Aires, dans un ou deux établissements situés sous les arcades de Leandro Alem, près du port.

Devant un public exclusivement composé d'hommes, de jolies filles brunes, au sang mêlé d'Indienne, d'éblouissantes créatures aux chairs brûlées de créoles, passaient et repassaient sur le petit chemin de velours rouge du proscenium et provoquaient la salle par des gestes, des mines, des effets appuyés qui dépassaient très vite les limites de l'obscénité permise. Puis, succédant à ce prélude, surgissait, « côté cour », une fille splendide, enveloppée d'un large voile de crêpe de Chine noir, qui scandait à coups de hanches et de reins l'air de rumba attaqué par l'orchestre. Tandis qu'elle se trémoussait, le voile s'échappait sans cesse, découvrant chaque fois le plus de chair possible. Et l'artiste ne protégeait sa gorge que pour mieux dévoiler le faux diamant qu'elle portait en guise de cache-sexe. C'est après une série de rappels, de cris, de hurlements que la magnifique créature se décidait à laisser glisser son dernier ornement pour apparaître enfin pure et sans artifice. Ce tableau de déshabillages savants, de voiles soulevés, de nus triomphants se renouvelait deux ou trois fois au cours du spectacle. Le public écumait de plaisir.

En France, nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci, mais, c'est un fait, music-hall et cabarets riva-



La vie secrète des



C'est Colette Andris qui eut l'idée de danser avec un ballon, pour lancer le nu intégral au music-hall.

lisent d'originalité et d'audace pour offrir au public des exhibitions de femmes de plus en plus décolletées. La grande fièvre dyonisiaque de l'après-guerre semble chez nous curieusement empirer depuis que l'Amérique a donné le signal de cette débauche de chairs nues. Josyane en était le témoin qui, chaque soir, entendait répéter ces mots par ses compagnes :

— Le seul moyen de se défendre aujourd'hui, pour une danseuse : se mettre à poil !...



En attendant, chaque soir, le Temple aux Femmes nues regorgeait de fidèles et vibrait comme une énorme machine sous pression.

Une fois que le spectacle est en cours, la vie d'un music-hall devient assez monotone. Tout y est réglé avec une précision mécanique. Ici, contrairement au cabaret, une barrière assez rigide sépare la salle des coulisses. Ouvertement, du moins, et sauf une complaisance subalterne, rien ne passe du public à la scène, ni fleurs, ni billets doux. Et les ordres du billet de service affiché à l'entrée sont stricts comme ceux d'un ministère.

Tous les artistes sans exception sont tenus de se trouver tous les soirs au théâtre à huit heures et aux matinées à deux heures.

De signer en arrivant la feuille de présence déposée à l'entrée.

D'éteindre la lumière en sortant le dernier d'une loge.

Le contrat est résilié de plein droit pour refus de service, réponses inconvenantes, insultes ou grossièretés envers un chef de service, désobéissance,



Elle n'osait pas avouer la vérité : la santé de son gosse, que la croissance fatiguait, l'inquiétait. Elle exigeait des fortifiants coûteux, des soins constants. Elle rêvait de l'envoyer au grand air, dès le printemps. Son ami, bien sûr, l'aidait. Mais pouvait-elle le tourmenter avec de telles misères ? Il était d'ailleurs parti en voyage depuis un mois et les nouvelles qu'elle en recevait s'étaient espacées.

Lassitude ? Peut-être... C'est que, harassée, épuisée à la fin de chaque soirée, absorbée le lendemain par ses leçons d'assouplissement au gymnase, elle n'avait guère de temps à consacrer aux choses de l'amour. Elle n'aurait jamais cru qu'une danseuse nue pût mener une si chaste existence...

Elle résistait cependant. Elle savait que d'autres, en mal d'équilibre, et l'âme en peine, un jour, avaient lâché la rampe, et crac ! brusquement, avaient sombré.

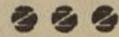
— Je m'embête, répétait la pauvre Régine Flory, dont le charme envoûtait les salles, dispensait l'oubli,

et qui cherchait dans le poison de la drogue un remède à son spleen. Elle devait, à Londres, mettre fin à ses tourments d'une balle de revolver logée en plein cœur.

— Je suis fatiguée, soupirait Jenny Golder, l'exubérante, mais qui se débattait secrètement contre un implacable cafard.

A bout de nerfs, elle devait, elle aussi, en finir en appuyant sur la gâchette d'un revolver.

Quant à Gaby Deslys, partie de France comme petite femme de revue, elle était revenue de New-York, vers la fin de la guerre, parée de bijoux comme une reine, ramenant dans ses bagages la frénésie des premiers jazz. Mais, avec les derniers échos de la folie des hommes, elle devait s'éteindre comme une fleur trop fragile. Elle ne devait pas se tuer, mais le music-hall devait la tuer comme tant d'autres jolies filles aux noms oubliés, et que dévorent les feux trop brûlants des apothéoses...



Trois mois passèrent. Un voyage m'éloigna de Paris. Je franchis un soir le seuil du Mondial-Casino et je gagnai la loge de ma jeune camarade. Dans l'escalier gris, les girls descendaient, en avalanches, comme un pensionnat travesti. Il y avait du monde à tous les étages. On voyait des corps nus s'agiter derrière les portes entr'ouvertes. Des bouffées alternées de chaleur parfumée et de fraîcheur sournoise s'échappaient des coulisses. Des airs, des rires, des jurons traversaient les murs.

Le visage de Josyane m'apparut, reflété dans la glace de sa loge. Un cerne mauve creusait ses yeux et, sous le fard, une effrayante pâleur transparaissait, accusant les traits tirés, décomposés. La vieille habilleuse s'affairait autour d'elle, maternelle. Une odeur d'éther flottait dans l'air tiède.

Elle m'aperçut et, tout de suite, fondit en larmes : Au milieu des sanglots, elle me mit au courant : son gosse venait de mourir, emporté par la scarlatine. On venait de lui faire part de l'affreuse nouvelle. Par une singulière ironie, elle apprenait en même temps que la Direction, satisfaite de ses services, l'engageait pour la prochaine revue. Le contrat était là, posé sur la boîte à maquillage, prêt à être signé.

— A quoi bon, maintenant ? murmurait-elle. Par habitude, elle poudrait sa gorge nue, indifférente au rimmel qui barbouillait son visage contracté par la douleur.

— A quoi bon, maintenant, murmurait-elle. J'essayai de la consoler.

— Ne soyez pas désespérée, voyez, un bel avenir s'ouvre devant vous... Tant d'efforts ont reçu leur récompense...

— Belle récompense, en effet... Si j'avais su !... — Mais non, ne regrettez rien... Continuez à travailler... Soyez forte !

Le régisseur passa : — Allons, Josyane, mon petit, calme-toi, ça va être à toi dans cinq minutes... Refais vite ton maquillage.

— Pauvre gosse, soupirait l'habilleuse, voilà la justice... Elle qui était si sérieuse, si soucieuse de réussir... J'en ai vu passer, moi qui vous parle... des mômes qui se crevaient en six mois, et qu'emportaient la noce ou la tuberculose. Dans ce métier-là, si on veut tenir le coup, voyez-vous, faut avoir du cran, une santé de fer... Seulement, parce qu'elles sont jeunes et jolies, elles se figurent que ça va toujours durer. Tandis que Josyane avait

Vedettes d'hier et d'aujourd'hui : Gaby Deslys, gloire d'après guerre et Joan Warner, princesse du Nu.



compris ; elle suivait mes conseils... Allons, essuie tes yeux, ma belle, dépêche-toi... Veux-tu un petit verre de rhum pour te remonter ? Une sonnerie se mit à vibrer dans les couloirs. Je laissai Josyane s'habiller. Elle apparut bientôt, fardée en hâte, nue jusqu'à la taille tubante sous le poids de son casque empanaché.

Inquiet, le régisseur l'attendait devant l'escalier conduisant au plateau. Il la prit par le bras.

Dans la féerie, les lumières, une femme au corps nu, au cœur déchiré, allait, sans rien montrer de sa peine, mimer la joie et l'oubli.

Marcel MONTARRON.

— FIN —

Copyright by Détective and Marcel Montarron. Reproduction même partielle interdite.

FEMMES NUES

ébriété, mauvaise tenue, et tous autres cas imprévus pouvant porter atteinte à la bonne exécution du spectacle.

Il est évidemment possible de flâner un peu, d'aller rendre visite à un camarade ou à une copine entre deux tableaux quand ceux-ci sont suffisamment espacés et qu'on n'a pas un grand « changement » à faire. Mais ces instants sont brefs et l'artiste court le risque de l'amende sans appel infligée par un régisseur grincheux, sous le prétexte qu'on obstrue les escaliers ou les passages. Chaque pas est réglé comme un mouvement d'horloge.

Un mal secret guette les femmes nues du music-hall : le cafard. Le décalage est trop brutal entre cette féerie de chaque soir, entre cette parodie de la volupté et de la joie, et la médiocrité de la quotidienne existence : la petite piaule retrouvée sous les combles de l'hôtel, le sandwich et le café-crème du bistrot, les amours incertaines. Comment supporter ce déséquilibre sans qu'un jour les nerfs se brisent et que la raison se détraque et chancelle ?

Josyane se croyait sauvée parce qu'elle avait un « emploi », parce qu'elle n'était plus le cheval de manège tournant en rond sur la piste, elle se sentait pourtant prise, elle aussi, dans le déprimant engrenage. Et elle avait l'impression, parfois, qu'elle dansait, avec des mouvements inconscients, soulevée par une sorte de rythme forcené, que son corps aux muscles disloqués se chargeait d'électricité, et que ses yeux, sa peau étaient comme écorchés par le contact de cette diabolique trépidation de chaque nuit...

Elle si douce, si calme, devenait à son tour nerveuse. Elle passait sans transition du rire éclatant d'insouciance à la mauvaise humeur.

— Repose-toi, lui disait sa mère.

Courageuse, elle protestait :

— Mais non, ce n'est pas au moment où je commence à « sortir » qu'il faut abandonner, j'ai trop le désir de réussir pour céder au moment de toucher le but.



DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

Quel mystère
enveloppe encore
l'assassinat du
dentiste de la
rue de Vaugirard?

LA VENGERESSE

